

Hommage à Michel Jondot

La maison islamo chrétienne

n° 47-48 Été-automne 2019

Hommage à Michel Jondot

Éditorial	1
Célébration	3
Accueil et lecture	4
Homélie de Christine Fontaine	7
Dernier adieu	10
Témoignage de Mohammed Benali et de la mosquée	11
Témoignage de Patrice Leclerc	14
Texte de Michel Jondot « Mon Eglise cette vieille qui fait pitié »	16
L'amour a fait craquer la pierre	20
Témoignages	21
Michel, un frère Saad Abssi	22
L'âme de Mes-tissages Trois femmes de la Caravelle	26
Avocat du dialogue Mustapha Cherif	31
L'esprit de l'Évangile Sadek Sellam	35
Dominik à Michel : « le lien » Dominik Doulain	37
Michel, à la rencontre des musulmans... Anne-Sophie Vivier-Muresan	39
L'Église se fait conversation Guy Lafon	44
D'un dialogue l'autre... Boutros Hallaq	47
Michel, mon ami Maurice Buttin	55
Un précieux soutien Michel Lelong	60
La Cène en déconstruction, dis-paraitre Nibras Chehayed	61
Textes de Michel Jondot	65
La montée de l'islamisme	66
L'islam dans nos villes	71
Politique ou mystique	76

ÉDITORIAL

En 1987, l'évêque de Nanterre sollicita Michel Jondot à occuper la fonction de délégué diocésain pour les relations avec l'islam. Ce poste existait déjà, au sein de l'Église de France, pour les relations avec le judaïsme. Michel Jondot a été le premier à l'exercer vis-à-vis de l'islam. Acculé à inventer une manière de faire, il n'était cependant pas dépourvu d'expérience. Curé de paroisse pendant les 12 années qui avaient précédé cette nomination, il avait noué de nombreuses relations avec des musulmans. C'était dans la banlieue Sud de Paris, à Chatenay-Malabry. Lorsque Michel arriva dans cette paroisse, en 1974, les derniers bidonvilles de Nanterre venaient d'être détruits. Pour accueillir les populations, des cités de transit voyaient le jour, dont celle de la Butte-Rouge à Chatenay. Les travailleurs immigrés, venus la plupart du temps seuls en France, avaient enfin la possibilité de loger leur famille dans des conditions de vie à peu près décentes. Nombreuses sont celles qui viennent du Maroc et d'Algérie. L'arrivée en nombre important d'immigrés ne va pas sans poser de problèmes à l'ensemble des habitants. Par ailleurs, les logements de la cité – construits à la hâte et mal insonorisés – ne favorisent guère la mixité sociale : les quelques familles d'origine européenne ne font qu'y « transiter » alors que les familles d'immigrés n'ont d'autres possibilités que d'y demeurer. Un jeune algérien, Omar, âgé alors de 16 ans, fait part à Michel de ces difficultés. Michel alerte sa communauté. Plusieurs paroissiens deviendront dès lors solidaires de ces familles dont le plus grand nombre est de religion musulmane. Ils sont invités, avec Michel, à l'ouverture de la première salle de prière musulmane, au pied d'un des immeubles de la cité de transit. L'islam en France était en train de se structurer et de devenir visible. Michel y était présent.

Depuis sa prise de fonctions en 1987 et jusqu'à sa mort en juin 2019, Michel n'a cessé d'être présent aux musulmans dont beaucoup sont devenus des amis très proches. « Je me sens bien plus proche, disait-il, de certains musulmans que d'une certaine catégorie de catholiques. » Il a frappé à la porte de toutes les mosquées ou salles de prière qu'il trouvait si bien qu'on disait de lui qu'il était le meilleur spécialiste de l'islam des Hauts-de-Seine et l'un des meilleurs de l'islam de France. Ses pérégrinations l'ont amené à créer des relations d'amitié profondes dont celle avec Saad Abssi : « Et si au lieu de nous faire la guerre ou de chercher à nous convertir, toi le chrétien et moi le musulman, nous travaillions ensemble au service d'un monde plus juste ? »

C'est ainsi que fut créé en 1994, l'association « Approches 92 » devenue « Mes-tissages. », par Saad - un ancien du FLN -, Michel - un ancien du contingent au moment de la guerre d'Algérie - et par Mohammed Benali. À leur demande, Christine Fontaine a rejoint ce trio trois ou quatre ans plus tard.

Mais on ne lutte pas contre l'exclusion du haut de grands principes. Il faut s'implanter dans un lieu précis. Ce sera dans une cité de la banlieue Nord de Paris, la Caravelle, à Villeneuve la Garenne. Michel était dépourvu de tout paternalisme. Il en était l'ennemi. Il se situait d'emblée sur un terrain d'égalité avec ses interlocuteurs aussi a-t-il noué des relations très profondes avec de nombreuses familles de la cité, en particulier des femmes : « Quand Michel venait à l'atelier, écrit Fatiha, nous osions tout dire devant lui. Nous abordions nos affaires de femmes en oubliant qu'il y avait un homme parmi nous. Nous ne l'aurions fait devant personne d'autre que lui. »

Michel n'était pas seulement un homme de terrain. Docteur en théologie, il connaissait la pensée contemporaine de Marx à Lacan, de Derrida à Deleuze ou Levinas. Il mettait ses compétences en particulier au service des relations islamochrétiennes, fournissant des instruments d'analyse de la situation réelle en France. Il avait également une très grande connaissance de la pensée musulmane, au point que certains voient en lui un islamologue dans la ligne de ce que fut Louis Massignon. Sa culture jointe à sa connaissance du terrain faisait de lui un homme lucide sur les difficultés pour la société française de vivre avec des musulmans dont les tendances sont tellement diverses. Mais il n'en était pas moins sensible à la stigmatisation de l'islam faite par nombre de concitoyens qui ignorent cette religion ou l'utilisent en fonction de leurs visées très politiciennes. C'est en abordant ensemble, musulmans et chrétiens, les questions très concrètes qui se posent dans la vie quotidienne que nous pourrions conjurer cette méfiance réciproque, pensait-il. Dans ce but, il créa – il y a trois ans – les « thés de Gennevilliers » : une instance où, à la mosquée de Gennevilliers, des musulmans et des chrétiens peuvent se dire en vérité ce que d'habitude on se dit « derrière le dos » par peur de choquer, par indifférence aux autres ou par tentation de repli.

Michel a su sa mort prochaine. Il a abordé cette ultime étape de sa vie terrestre avec lucidité et grande sérénité. Il nous a prié de faire grandir et fructifier ce qu'il avait semé. Nous nous y sommes engagés. Les musulmans de France sont aujourd'hui une fois de plus stigmatisés. Sois sûr, Michel, qu'envers et contre tout nous tiendrons parole !

L'équipe de rédaction

Célébration

Michel a fondé, avec Christine Fontaine, l'association de chrétiens « Dieu maintenant » qui est partenaire, depuis son origine d'Approches 92 (devenu Mes-tissages). C'est à l'équipe animatrice de « Dieu maintenant » que Michel a donné des instructions pour la célébration de son départ. C'est à elle qu'il en a confié l'animation.

Monseigneur Rougé, évêque de Nanterre, a tenu à présider cette célébration eucharistique. Elle a eu lieu à l'église Sainte Bathilde de Chatenay-Malabry le 14 juin 2019. Michel y avait exercé la charge de curé pendant 12 ans. Comme il l'avait souhaité, la célébration a été suivie d'un verre de l'amitié et d'un thé à la menthe servi par les tisserandes de la Caravelle.

Merci à Alain-Bernard Boulanger, ancien maire de Villeneuve-la-Garenne, Catherine Margaté, ancienne maire de Malakoff et Patrice Leclerc, maire de Gennevilliers d'avoir participé à cette célébration.

Accueil et lectures

La liturgie catholique, au cours d'une eucharistie, commence par des lectures de la Bible. Michel a choisi lui-même le passage d'Évangile lu pour la célébration de son départ.

Prise de parole de Boutros Hallaq au nom de l'équipe « Dieu maintenant »

La seule pensée qui me vient à propos de Michel est une reprise de François d'Assise : *Laudato Si...* pour notre frère Michel ! Loué sois-tu pour cet homme prêtre, plein d'humanité, de cœur, d'intelligence et de spiritualité virile ; un témoin tout d'incandescence et de fragilité, cheminant sur La Voie à la rencontre de tout homme. Quelle grâce de l'avoir mis sur notre route !

Quand Michel, hospitalisé d'urgence à Bligny, a appris qu'il n'avait plus que quelques jours ou quelques semaines à vivre, il a accueilli cette nouvelle sans peur, sans lyrisme, sans piétisme ou paroles qui se seraient voulues édifiantes. Simplement, avec sérieux et simplicité, comme un événement qui faisait partie de sa vie. C'est dans ce cadre que Michel a donné des instructions

à Christine pour cette célébration. Il a ajouté : « C'est bête ce que je vais dire, mais je voudrais bien y être à cette célébration ! »

Alors, Michel, que Dieu t'accorde la grâce – et à nous aussi – qu'il en soit mystérieusement ainsi !

Comme Michel l'a demandé, on pose l'étole tissée par les femmes de la Caravelle sur son cercueil. Plusieurs sont présentes dans l'assemblée ainsi que de nombreux musulmans.

Lecture du livre de la Sagesse (Sg 7, 1... 4-16)

Moi aussi, je suis un mortel, pareil à tous, descendant du premier homme façonné à partir de la terre ; au ventre d'une mère, j'ai été sculpté dans la chair. J'ai été élevé dans les langes, et parmi les soucis. En fait, aucun roi n'a connu d'autre début dans l'existence : pour tout être humain, il n'y a qu'une façon d'entrer dans la vie, et une seule d'en sortir.

Aussi j'ai prié, et le discernement m'a été donné. J'ai supplié, et l'esprit de la Sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux trônes et aux sceptres ; à côté d'elle, j'ai tenu pour rien la richesse ; je ne l'ai pas comparée à la pierre la plus précieuse ; tout l'or du monde auprès d'elle n'est qu'un peu de sable, et, en face d'elle, l'argent sera regardé comme de la boue. Plus que la santé et la beauté, je l'ai aimée ; je l'ai choisie de préférence à la lumière, parce que sa clarté ne s'éteint pas. Tous les biens me sont venus avec elle et, par ses mains, une richesse incalculable. Je me suis réjoui de tous ces biens, les sachant gouvernés par la Sagesse ; j'ignorais pourtant qu'elle en était aussi la mère.

Ce que j'ai appris sans calcul, je le partage sans réserve, je ne veux rien dissimuler de ses richesses : la Sagesse est pour les hommes un trésor inépuisable, ceux qui l'acquièrent gagnent l'amitié de Dieu, car les bienfaits de l'éducation les recommandent auprès de lui. Que Dieu m'accorde de parler comme je comprends, et de concevoir une pensée à la mesure de ses dons, puisque lui-même guide la Sagesse et dirige les sages ; car nous sommes dans sa main : nous-mêmes, nos paroles, toute notre intelligence et notre savoir-faire.

Chant du psaume

Vienne pour moi le Jour que le Seigneur a préparé
Vienne le Jour que le Seigneur donne à chacun
Vienne pour moi le Jour où je verrai mon chemin
Vienne ce Jour d'allégresse.

Lecture de l'Évangile selon saint Matthieu (Mt 6,1-6.16-18)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « Ce que vous faites pour devenir des justes, évitez de l'accomplir devant les hommes pour vous faire remarquer. Sinon, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux.

Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme les hypocrites qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

Et quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites : ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et aux carrefours pour bien se montrer aux hommes quand ils prient. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu pries, retire-toi dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage ; ainsi, ton jeûne ne sera pas connu des hommes, mais seulement de ton Père qui est présent au plus secret ; ton Père qui voit au plus secret te le rendra. »

Homélie

Christine Fontaine

Michel a demandé à Christine Fontaine d'assurer l'homélie à partir du passage d'Évangile qu'il avait lui-même choisi.

Le trésor que Michel nous lègue

Quand Michel a demandé que soit proclamé ce passage d'Évangile il savait sa fin prochaine. Il était pleinement conscient de ce qu'il faisait et disait. Comme je m'étonnais de ce choix, il ne m'a pas fourni d'explication. Nous pouvons simplement dire aujourd'hui qu'en nous transmettant ce texte il nous livre son plus précieux trésor en me chargeant d'en fournir une interprétation. Ce que je vais tenter de faire... à mes risques et périls !

Dans cet évangile Jésus ne s'adresse pas aux foules mais à ses disciples : « En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples ». Et il leur parle de religion : l'aumône, la prière et le jeûne sont des actes que tout bon juif est censé poser. C'est donc d'abord de religion que Michel désire parler aux croyants parmi nous, ou plutôt d'une certaine manière de vivre notre propre religion.

À ses disciples, Jésus précise :

- Quand tu fais l'aumône ne fait pas sonner de la trompette comme les hypocrites...
- Quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites : ils aiment à se tenir debout dans les synagogues... pour bien montrer qu'ils prient...
- Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme les hypocrites... L'hypocrisie est la chose la mieux partagée parmi les puissants de ce monde. Cependant ce n'est pas de cette hypocrisie-là dont l'Évangile nous parle mais

de celle attachée aux religions, en l'occurrence à la religion chrétienne. La dernière volonté de Michel, en nous livrant ce texte, est donc de combattre jusqu'au bout l'hypocrisie dans notre propre religion et de nous mettre en garde contre elle.

Que vive l'Église !

L'hypocrite, en christianisme, veut nous faire croire qu'en le suivant on obéit à Dieu alors que son désir caché est qu'on lui obéisse. L'hypocrite prétend servir Dieu alors qu'il se sert de Dieu pour affirmer son propre pouvoir sur les autres, pouvoir d'autant plus redoutable qu'il se prétend sacré. Ce qu'il y a de très dangereux chez un hypocrite – un vrai – c'est qu'en général il est irréprochable. Il prie, jeûne, fait l'aumône, pratique toutes les vertus et, s'il est savant, est incollable sur les dogmes et sur le Droit Canon, ce qui en soi n'est pas un mal. Il est même capable de se reconnaître pécheur parce que, quand même, c'est de bon ton en christianisme. Il dit et fait tout juste mais il a tout faux : il lui manque ce poids d'humanité qui lui permettrait d'accueillir l'autre, non comme un supérieur accueille un inférieur, mais comme on s'accueille entre frères.

L'hypocrite dit et fait tout juste mais ça sonne faux. Il prononce des paroles vraies mais il chante faux parce qu'il n'a pas appris à chanter à l'unisson et que sa voix écrase celle des autres. « Ce que vous faites pour devenir des justes, évitez de l'accomplir devant les hommes pour vous faire remarquer », dit Jésus. « Devenir des justes », c'est apprendre à chanter seulement sa partie, à la chanter pleinement et sans jamais écraser celle des autres. Avec Michel, on chantait juste. Il avait ce poids d'humanité, qui le rendait à la fois vulnérable et fort. Fort pour lutter contre toute prise de pouvoir des uns sur les autres au sein de l'Église. Fort pour combattre le pouvoir de l'Église sur la société quand elle prétend, trop souvent encore aux dires de Michel, posséder la Vérité et imposer sa morale. Fort mais aussi vulnérable. Vulnérable aux coups reçus en retour et dont son corps fut marqué jusqu'à lui couper le souffle bien avant le dernier. Michel, en nous donnant cet évangile comme ultime parole, a voulu léguer - aux croyants parmi nous - son immense désir que vive cette Église. Une Église qui n'est pas constituée d'inférieurs et de supérieurs. Une Église dont la place de Dieu doit demeurer vide, c'est-à-dire pleine d'un Amour immense qui nous dépasse tous. Une Église de frères puisque Dieu seul en est le chef d'orchestre !

Que vive l'humanité !

C'est dans le Dieu de Jésus-Christ que Michel a puisé sa force jour après jour. C'est, pour les croyants, la force même de Dieu qui s'accomplissait dans

sa faiblesse et qui lui a permis de « mener, comme le dit Saint Paul, le bon combat jusqu'au bout ». Mais dans ce combat, qui pour Michel s'incarnait dans le désir d'un monde plus juste, il a rencontré de nombreux alliés qui ne sont pas chrétiens. « Plutôt que de nous faire la guerre entre musulmans et chrétiens ou de chercher à nous convertir, si nous décidions de travailler ensemble – au nom de notre Dieu – au service d'un monde plus juste ? », lui déclara Saad Abssi. Comment Michel n'aurait-il pas été d'emblée partie prenante de ce dépassement de la particularité religieuse de chacun dans une lutte commune pour une société plus juste et plus fraternelle ? Comment ne se serait-il pas reconnu le frère de tous ceux qui, d'une autre religion, agnostiques ou athées, font cause commune pour une société plus solidaire ? Combien de fois n'avons-nous pas entendu Michel dire à un ami musulman, athée ou agnostique : « Je suis bien plus proche de toi que de certains chrétiens ! »

Pour Michel, Dieu passe là où les murs de l'indifférence, de la haine et du mépris sont brisés. Dieu passe, par-delà nos appartenances différentes, là où la communication fonctionne en vérité au sein de l'humanité. Qu'on reconnaisse le travail de Dieu dans ce passage ou qu'on ne le reconnaisse pas, l'important pour Michel était que les murs soient brisés. C'est ce désir de combattre l'injustice sans hypocrisie, par-delà nos particularités, que Michel veut nous léguer.

Que vive Dieu dès maintenant !

Michel, quels que soient les murs dans lesquels nous nous enfermons et que tu as voulu briser, il en est un sur lequel nous venons tous buter : c'est celui de notre mort. Par quel miracle as-tu su accueillir ta propre mort charnelle comme une « sœur à qui nul être vivant ne saurait échapper », comme le chantait François d'Assise ? Tu es passé par la mort, de la vie à la Vie en paix et en douceur ! Quel magnifique cadeau pour nous !

Cependant nous ne pouvons pas nous en contenter car cela nous tournerait seulement vers le passé. Or c'est maintenant que nous avons besoin de toi mystérieusement mais concrètement sur cette terre. Tu ne croyais pas en un autre monde auquel on aurait accès après la mort. Tu ne croyais pas en un autre temps qu'on appelle l'éternité. Tu croyais à l'Autre du monde et à l'Autre du temps qui nous dépassent mais ont partie liée avec le monde et le temps de cette terre. « En ce temps-là ! » Ce sont les premiers mots de cet évangile. Michel, nous comptons sur toi pour nous permettre de vivre avec toi « en ce temps-là ». Nous voulons continuer avec toi à chanter juste... l'Autre du monde, « Dieu maintenant », sur cette terre !

Christine Fontaine

Dernier adieu

C'est Michel lui-même qui a demandé que Mohammed Benali et Patrice Leclerc prennent la parole au cours de cette célébration.

Pour lui, Mohammed et Patrice sont le signe visible que ce n'est pas en lâchant sa propre appartenance religieuse ou politique qu'on peut se rejoindre en vérité. Bien plutôt, c'est en allant jusqu'au bout de nos appartenances différentes, quand celles-ci n'ont pas pour fin de convertir les autres, qu'on peut se rejoindre en vérité et vivre dans une fraternité réelle et universelle.

Mohammed Benali et la mosquée de Gennevilliers

Mohammed est l'un des trois cofondateurs, avec Michel et Saad Abssi, de « La Maison islamo chrétienne ». Saad est trop fatigué pour être physiquement parmi nous. Mohammed, ayant été retenu au Maroc par une grève de l'aviation, son propre témoignage est resté inédit. Il a demandé à Aouatif, son épouse, de lire celui de la mosquée de Gennevilliers dont il est Président.

Témoignage de Mohammed Benali

Le premier souvenir que j'aimerais vous confier sur Michel est une demande que mon père lui a adressée il y a de très nombreuses années. Michel a été invité plusieurs fois dans ma famille à Oujda. Lors de l'un de ces séjours, mon père lui dit : « Mohammed est mon fils aîné, plus cher à mon cœur que la prunelle de mes yeux. Je suis inquiet de le savoir en France loin de nous. Promets-moi que tu prendras soin de lui comme de ton propre fils. » Michel a promis et la promesse de Michel de s'est jamais démentie.

Bien avant cette promesse faite à mon père, quand je suis arrivé en France, je ne connaissais pas les chrétiens. Je pensais que l'islam était la meilleure des religions et qu'il fallait essayer de convertir les autres. Cette conversion représentait pour moi le plus grand bien que l'on puisse proposer à quelqu'un. Lorsque j'ai connu Michel, j'ai découvert qu'il était aussi attaché au christianisme que moi à l'islam. Cependant il n'a jamais tenté de me convertir. J'ai compris que je ne le respecterais pas comme il me respectait si je tentais qu'il devienne musulman. Nous avons des religions différentes et j'ai appris avec Michel à respecter ces différences. Nous avons un même Dieu qui dépasse

nos religions et nous commande de vivre en Paix et dans le respect des uns et des autres.

Au Maroc, j'avais fait un cycle complet d'études islamiques. Je ne connaissais les chrétiens que de loin. Je pensais que c'était par ignorance de l'islam qu'ils ne se convertissaient pas à ma propre religion. J'ai découvert que Michel avait beaucoup étudié l'islam et qu'il le connaissait pratiquement autant que moi. Il avait aussi le comportement d'un vrai musulman. Il était profondément honnête dans sa démarche intellectuelle. Il pratiquait l'hospitalité à l'égard de tous, et aidait son prochain. Il n'y avait jamais de médisance en sa bouche mais il pratiquait un engagement de chaque instant pour que chacun trouve sa place dans la société. Il avait tout pour devenir un bon musulman mais il préférait demeurer chrétien. Michel m'a permis d'opérer une vraie conversion du regard que je porte sur les autres. À partir de cette expérience, j'ai pu accueillir un non musulman en considérant que les vues de Dieu dépassent de très loin les idées que nous nous faisons les uns sur les autres...

J'ai connu Michel alors que j'étais étudiant dans une école de gestion à Paris et que je fréquentais la mosquée du vieux port à Gennevilliers. Il y avait alors à Gennevilliers cette seule mosquée très loin du centre-ville et dont les murs sentaient la moisissure. Des salles de prières fleurissaient un peu partout dans des caves ou des arrière-boutiques. La situation favorisait toutes les déviations. Michel m'a encouragé à regarder la situation en face et à forger le projet d'une grande mosquée facile d'accès et digne des musulmans. Cette mosquée « En Nour » fonctionne depuis plusieurs années mais à chaque étape de l'élaboration du projet puis de la construction, je parlais avec Michel ; il s'y intéressait beaucoup. J'ai toujours senti son appui. Michel, était quelqu'un à qui je pouvais faire appel en toutes circonstances et sur qui je pouvais compter quoi qu'il arrive.

C'est par Michel que j'ai connu Saad Absi, un ancien dirigeant du FLN qui habitait Gennevilliers. Saad, contrairement à moi, avait toujours travaillé avec des chrétiens, en particulier avec les prêtres de la Mission de France de Gennevilliers. Ils l'avaient accueilli pendant la guerre d'Algérie. Dans les années 90, tous les trois, nous avons fondé l'une des premières associations islamo-chrétiennes : Approches 92 qui est devenue par la suite Mes-Tissages et La Maison Islamo Chrétienne. J'en fus le premier président. Dans ce cadre, nous avons organisé de nombreux débats publics mais aussi nous faisons face à des situations souvent dramatiques : manque de logement, arrestations arbitraires, démarches pour obtenir la régularisation de sans-papiers. Michel a été de tous les combats. Il faisait jouer toutes ses relations comme si la personne qu'on lui adressait était pour lui unique au monde. C'est ainsi qu'il est devenu non seulement l'ami mais le frère de nombre de musulmans.

Mais il y a eu aussi les hospitalisations de Michel. J'étais toujours l'un des premiers à accourir lors de ses très nombreux séjours à l'hôpital. Mes trop nombreuses occupations comme père de quatre enfants, mon engagement professionnel à temps plein et souvent en province, ma responsabilité comme Président de la mosquée de Gennevilliers, tout cela passait au second plan quand la vie de Michel était en danger. Cancer du côlon, pneumopathie gravissime, attaque cérébrale, Michel a beaucoup connu en matière de maladie. Mais il s'est toujours relevé au point que nous nous étions habitués à ses résurrections. Dès qu'il allait un peu mieux, il se remettait au travail toujours content des forces qui lui restaient et qui lui permettaient de travailler intellectuellement, d'écrire, de recevoir des amis. Michel est pour moi la puissance de la vie, la joie de vivre jusqu'au bout. Il affirmait encore, quelques jours avant sa mort : « Je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui. » Une nouvelle maladie l'a emporté en quelques jours. Ce fut pour moi un choc profond et ça le demeure. Mais Michel m'est toujours très présent aujourd'hui. Il est le cadeau que Dieu m'a fait et dont je lui suis pour toujours très profondément reconnaissant. Merci à Dieu, merci à toi, Michel !

Témoignage de la mosquée de Gennevilliers

Nous rendons hommage à un frère, à un homme d'une très grande humanité. Humanité au sens de l'ouverture aux autres, aux hommes et aux femmes, quelle que soit leur origine, leur foi ou leur absence de foi. Je ne vous l'apprends pas, c'est, entre autres, ce que nous apprécions très fortement chez Michel JONDOT. De même nous apprécions son écoute, ses apports aux discussions, sa défense du dialogue comme sa grande préoccupation pour l'aide solidaire en général et aux plus démunis.

Tous ceux et celles qui l'ont rencontré connaissent aussi son esprit chaleureux qui se mêlait aussi à sa révolte devant les injustices, les mesures indignes contre les hommes et les femmes de cette planète comme devant chaque humiliation que peut subir un proche comme un inconnu. Il avait aussi un regard important et préoccupé en direction des différentes générations. Il savait aussi laisser les autres prendre toute leur place comme il aimait citer le travail, les actes concrets des autres. Il repérait les signes d'espoir sans masquer les difficultés.

Nous avons dit sa défense du dialogue. Elle a fait de lui un véritable passeur, passeur de valeurs humaines, passeur de l'acte solidaire, passeur du respect de chacun et de chacune. Un grand passeur de la dignité humaine ! Il est une grande et belle personne puisque ce que nous héritons de lui, nous fait grandir.

Témoignage de Patrice Leclerc

Patrice est l'actuel maire communiste de Gennevilliers. Il n'est pas croyant. Mais c'est avant tout l'ami. Michel et Patrice partageaient l'un et l'autre ce même désir et ce même combat pour une société plus juste et fraternelle, ce même humour aussi qui les rendaient profondément complices. Pour Michel, Patrice ne fait pas partie de ceux qui veulent accéder au pouvoir par goût personnel tout en prétendant servir les autres. Entre eux, il y avait ce même désir du service totalement gratuit en faveur d'abord des plus démunis c'est-à-dire sans exercer sur eux un quelconque paternalisme.

Comme tout le monde ici, je suis triste. Triste d'avoir perdu un ami. Triste d'avoir perdu le frère d'espérance, celui avec qui la dispute était fraternelle, celui qui se trouvait là quand on avait besoin de lui, celui qui aimait réfléchir, partager, comprendre, mais aussi agir.

Je suis triste, car j'ai le sentiment d'être passé à côté de tant de richesses humaines car je regrette de ne pas avoir pris plus de temps avec Michel, pour l'écouter, savoir d'où il vient, connaître mieux son histoire, sa perception de la vie, mieux appréhender son épaisseur humaine, plus partager de moments de fraternité.

Michel c'était aussi un quatuor pour moi, difficile de le dissocier de Christine Fontaine, Saad Abssi et Mohamed Benali. Un quatuor fait d'amour, de volonté de partage, de courage devant l'adversité, de franchise dans les débats, de persévérance pour unir. Ils et elle chantent la beauté de la vie en permanence.

Ils et elle étaient des obstinés du vivre ensemble et de la connaissance partagée. L'association Islamo-chrétienne, qu'ils animent, est un espace de dialogue, de réflexion, mais aussi d'action commune. Michel a plus que mené à bien sa mission de délégué diocésain pour les relations avec l'islam dans les Hauts-de-Seine.

C'est lui avec Christine, Saad, Mohamed qui demandait rendez-vous au maire de Gennevilliers pour plaider la cause d'un carré musulman, puis quelques années plus tard d'une mosquée. C'est eux qui ont obtenu satisfaction, c'est eux qui invitaient à des débats publics à Malakoff ou Gennevilliers sur la place des religions dans la société française, sur des confrontations d'idées entre religieux et athées,... C'est eux qui faisaient le pari de l'intelligence collective, avec leur foi, avec leur raison, avec leur modestie mais aussi leur assurance, chacune et chacun, d'avoir le cœur ouvert sur le bon Dieu.

Le 11 mai dernier, Michel m'a envoyé un courriel pour me demander la contribution de l'athée de service que je suis pour répondre à la question « quel regard un non-croyant porte-t-il sur ceux qui se réfèrent à Dieu ? » Je lui ai envoyé un texte auquel il a répondu avec ces mots :

« Je partage beaucoup de tes convictions aussi bien en ce qui concerne la vie de société (la marchandisation et l'équivalence, par exemple) que ta vision métaphysique («C'est l'absence de l'autre qui fait souffrir» ...). Tu fais une citation de Kant à laquelle fait écho un théologien que j'aime bien, Guy Lafon : « Tous les dieux peut-être se valent mais l'amour que j'ai pour le mien est sans prix. » Les discours chrétiens sur la grâce ou la gratuité rejoignent peut-être certaines intuitions marxistes. (Mais je fais peut-être de la récupération en disant cela...)

Cher « camarade », je te redis ma fraternelle amitié.

Je ne pensais pas être aussi vite rattrapé par ma réponse à la demande de ce texte que m'a fait Michel. J'écrivais entre autres ceci :

« Pour moi, la mort n'existe pas. Il n'y a que la vie qui existe. La mort n'est que l'absence de vie. C'est un fait naturel qui permet l'évolution. J'ai peur de la mort des autres, pas de la mienne. C'est l'absence de l'autre qui fait souffrir. »

J'ajoutais aussi : « Je plaisante souvent avec le Père Hervé Rouxel à Gennevilliers, en soulevant une injustice : si j'ai raison sur l'absence de Dieu et d'un au-delà après la mort, je ne pourrai pas le lui faire remarquer. Si c'est lui qui a raison, il pourra me charrier ! »

En ce moment, Michel, tu sais, ou pas, si ta croyance est fondée. Nous, nous savons, et nous en sommes sûrs, ta vie est fondée sur des mots et des actes justes. Ta vie a été utile. Ton amour pour ton prochain a été une règle de vie. Nous n'aurons pas assez de mots pour t'en remercier. Oui Michel, ta mort nous fait souffrir. Ton absence est un drame, un manque,... Tu nous laisse un chemin, une conduite, une volonté de dialogue et de refus des injustices.

Permetts-moi de faire de la récupération : Adieu camarade !

Patrice Leclerc

Texte de Michel Jondot

« Mon Eglise, cette vieille qui fait pitié »

Michel a écrit ce texte il y a seulement quelques semaines pour le site chrétien « Dieu maintenant ». Ce n'est pas lui qui a demandé qu'il soit lu aujourd'hui mais l'équipe animatrice. Elle désire que soient entendues les peines aussi bien que les joies que Michel a exprimées lui-même et qu'il a vécues dans un esprit de grande liberté parce que de grande fidélité à l'Église. Nous précisons que ce que Michel, dans ce texte, dit de la hiérarchie ne concerne pas Mgr Rougé, ici présent, qui n'est évêque de Nanterre que depuis peu de temps.

Je ne puis m'empêcher, depuis plusieurs semaines, de me rappeler un texte dont j'avais entendu parler dans ma jeunesse ; il s'agit d'une œuvre très ancienne se situant à la charnière des temps. Après la mort des derniers témoins de l'aventure évangélique, en effet, naissait une Eglise d'un type nouveau, plus institutionnalisée, avec des Pasteurs, Evêques et prêtres pour veiller au troupeau. *Le Pasteur* : tel est le titre d'un ouvrage attribué à un certain *Hermas* qui fut peut-être un disciple de Paul. L'auteur parle d'une vision ; en songe l'Eglise lui serait apparue comme une vieille femme ridée et avec des cheveux blancs. Cette femme à l'aspect misérable était pourtant vêtue de vêtements éblouissants. Devant elle, *Hermas* était invité à se convertir et, au fur-et-à mesure de sa conversion, la vision qu'il avait de cette femme se modifiait. Progressivement, tout en gardant rides et cheveux blancs, elle retrouvait sa jeunesse, jusqu'à devenir semblable à une jeune fiancée au jour de ses épousailles.

Je suis prêtre depuis 1961. J'ai connu tous les visages possibles de l'Eglise. J'ai eu la chance d'arriver au ministère à une époque où l'Eglise sortait d'une période sombre et retrouvait son lustre ;

L'Église sortait d'une période sombre.

on disait d'elle qu'elle vivait son « aggiornamento », sa mise à jour et son retour au jour. Ils étaient loin les temps où les Prélats, par peur, se courbaient devant les puissants. On cessait de condamner les prêtres qui, pour rejoindre ceux qu'on appelait « les prolétaires », partageaient la difficile condition ouvrière. On était invité non à défendre les intérêts d'une institution vénérable mais, au contraire, à ne pas en rester prisonniers. On chantait, en ce temps-là, « Allez-vous-en sur les places et sur les parvis » : il devenait bon de partager « les joies et les peines des hommes de ce temps », de cesser de se tenir à l'écart des Juifs, des musulmans et de tous ceux qui, suivant leur conscience, marchaient dans des voies où, jusqu'alors, il était interdit de les rejoindre. En Amérique latine, par exemple, les évêques allaient bientôt changer de regard. La conférence épiscopale (CELAM) cessait d'être au service d'une classe privilégiée et décidait de se donner en priorité au service des plus pauvres. L'archevêque de Récif, Dom Helder Camara, quittait son palais épiscopal pour aller loger au milieu des bidonvilles.

Grâce aux tâches qui m'ont été confiées j'ai enseigné dans des séminaires, j'ai connu des frères et des sœurs avec qui je me suis mis au service de communautés dans des collèges et lycées ou en paroisse. J'ai vu des enfants grandir, des jeunes entrer dans la vie adulte. Je me suis réjoui en

« *J'ai été au coeur d'une société sans me mettre à l'abri de son histoire.* »

sans l'Eglise aurais-je connu l'islam de France, comme cela m'a été donné de le vivre ? Dans ce monde musulman j'ai découvert des amis, j'ai trouvé des frères ; j'ai souffert avec eux du mépris qu'il leur faut essuyer et j'ai été témoin de la misère des banlieues.

Certes, j'ai connu bien des satisfactions au cours de cette vie très humaine ; mais elles se sont accompagnées de déceptions qui n'ont cessé de croître au fur-et-à-mesure que j'avancais en âge. En entrant dans le ministère, j'avais beaucoup d'amis devenus prêtres en même temps que moi. Les meilleurs d'entre eux ont quitté l'Eglise et le clergé que j'ai côtoyé ensuite m'a parfois fait souffrir ; j'ai eu à vivre avec des prêtres médiocres, jaloux, alcooliques, arrivistes et quelquefois schizophrènes. Je me souviens d'un confrère qui, ayant embrassé l'islam en secret, faisait fonction d'imam dans une salle de prière le vendredi soir avant d'aller, le lendemain, confesser et célébrer l'Eucharistie dans une paroisse de la région parisienne. J'avais averti l'autorité diocésaine qui, loin de m'entendre, a préféré

« *Il n'est pas toujours facile de se faire entendre d'un évêque...* »

conforter ce prêtre dans ses fonctions presbytérales. Il n'est pas toujours facile de se faire entendre d'un évêque ; j'en ai fait la douloureuse expérience à l'issue d'un ministère en paroisse ! Je l'ai vu

prendre des décisions qui ont démolé des laïques dont la générosité et l'intelligence, pourtant, appelaient de la reconnaissance. J'ai beaucoup ri lorsque j'ai reçu de mon évêque, voici quelques années, une lettre de deux pages dactylographiées m'adressant de vifs reproches. Il avait eu connaissance d'un texte où j'avais cité un théologien du siècle dernier, le père de Montcheuil, qui distinguait la hiérarchie des clercs et celle des saints. « Vous voulez écraser la hiérarchie ! » m'écrivait-il indigné.

Ces temps derniers, les scandales dans l'Eglise, à propos de la pédophilie, ont profondément blessé bien des amis dont j'entends et partage la souffrance. On ne déplore pas seulement la situation des victimes mais le fonctionnement d'une Eglise préférant se taire plutôt que de défendre ceux ou celles qui ont été douloureusement offensés. Le comble est atteint, ce mardi 5 mars, lorsqu'on voit le reportage d'Arte sur les

violences sexuelles que des prêtres ont fait subir à des religieuses ; on les a abusées en se servant de raisons spirituelles pour les prendre au piège d'une sexualité dépravée. *Corruptio optimi pessima* ! Il n'est pire corruption que celle qui touche ce qu'il y a de meilleur.

Certains me diront peut-être que j'ai gâché ma vie en me mettant au service d'une institution corrompue. La parabole du *Pasteur d'Hermas* me permet de répondre. Cette femme mystérieuse dont il y est question invite à la conversion. Celle-ci s'impose à tous les croyants et pas seulement aux prêtres et aux évêques. Je suis persuadé que, dans la cohérence chrétienne, il n'y a pas d'un côté les justes et de l'autre les pécheurs. « Le péché, nous sommes tous dedans, les uns pour en jouir, les autres pour en souffrir mais en fin de compte c'est le même pain que nous mangeons au bord de la même fontaine, le même dégoût » (Bernanos). Parce que nous croyons au salut nous affirmons qu'en nous reconnaissant solidaires les uns des autres, nous sommes enveloppés dans la même tendresse qui nous vient par Jésus. Par ailleurs la femme dont parle le *Pasteur d'Hermas* ne se réduit pas à ses rides et ses cheveux blancs. Ses vêtements sont éblouissants. Malgré sa laideur elle est promise à la beauté. Je crois qu'au milieu des noirceurs qui recouvrent l'Eglise, la lumière du Christ continue à se manifester ; ouvrons les yeux pour la discerner. Pour ne m'en tenir qu'à ma seule expérience je la reconnais dans la fraternité que j'ai trouvée en elle et qui me permet de vivre mes dernières années dans la paix. Je la reconnais aussi dans la fidélité, la qualité évangélique et humaine de bien des prêtres qui m'entourent. Par ailleurs, plusieurs confrères que j'ai connus au séminaire ont opté pour l'Eglise d'Algérie et pas seulement Christian de Chergé ; je reste en contact avec eux et il m'arrive d'être témoin d'une générosité et d'une humilité qui m'émeuvent.

« *Au milieu des noirceurs qui recouvrent l'Eglise, la lumière du Christ continue à se manifester.* »

Le *Pasteur d'Hermas* enfin m'évite de succomber à la tentation de l'inquiétude en ce qui concerne celle pour qui, en fin de compte, j'aurai consacré une grande partie de ma vie. A peine sortait-elle de l'époque des apôtres que l'Eglise, semble-t-il, avait déjà un visage défraîchi et pourtant, vingt siècles après, je la retrouve encore vivante et, peut-être, mystérieusement promise à une nouvelle jeunesse.

Michel Jondot

L'amour a fait craquer la pierre

La célébration est conclue par ce chant dont les paroles ont été composées par Michel, la musique par Joseph et Richard Ziadé.

Sors du sommeil, le jour se lève
Ouvre ton cœur, ouvre tes mains
Jésus sera sur ton chemin
Cent fois plus beau que tous les rêves.

Refrain :

La nuit s'en va le jour est beau
Le soleil ouvre tes paupières
L'amour a fait craquer la pierre
Ne marche plus vers le tombeau.

Sors de la mort, sors du silence
Ouvre tes lèvres, ouvre ton cœur
Jésus revient, n'aie donc plus peur
Tout est nouveau comme une enfance.

Sors de toi-même, ouvre ta porte
Ouvre ton cœur et ta maison
Jésus nous sort de nos prisons
C'est la lumière qu'il apporte.

Ouvre les yeux, sors de toi-même
Ouvre ton cœur, ouvre tes mains
D'autres sont là sur le chemin
Marchez vers un monde où l'on s'aime

Témoignages

Des témoignages d'amitié et de reconnaissance nous sont parvenus en très grand nombre au moment du départ de Michel. Que chacun en soit remercié.

Nous avons sollicité, pour ce numéro d'hommage à Michel, cinq amis musulmans, cinq chrétiens et un non croyant pour développer leur témoignage.

Beaucoup se réfèrent au livre « L'Église se fait conversation, par Michel Jondot et ses amis » paru en 2011. A l'occasion de ses cinquante ans de presbytérat, Michel retraçait l'histoire de l'Église, telle qu'il l'a vécue, depuis qu'il était prêtre.

Michel, un frère !

Saad Abssi

Saad Abssi est-il d'abord un mystique ou un militant ? Il ne sépare pas sa religion musulmane et son engagement au service d'un monde plus juste. C'est sans doute la raison qui l'a conduit, par-delà les frontières religieuses, à reconnaître en Michel Jondot un frère.

J'ai connu Michel en 1989. J'ai commencé à le fréquenter sérieusement à Malakoff en 1992. A cette époque, nous nous interrogeons sur la façon de structurer le dialogue islamo chrétien dans les Hauts de Seine. C'est ainsi qu'on en est venu à créer une association « loi 1901 » : « Approches 92 ». Le point de départ de notre collaboration remonte aux Journées Départementales qu'il avait organisées au Petit Nanterre. Cheikh Khettab, l'imam d'Asnières, et l'évêque avaient fait des discours magnifiques. Je me suis permis de prendre la parole pour dire que les discours, aussi nobles soient-ils, ne suffisent pas ; il faut s'engager sur le terrain. Mes propos n'ont pas échappé à Michel. Il est venu me voir et nous avons parlé. Michel a, entre autres qualités, celle de comprendre l'intention de son interlocuteur mieux que celui-ci ne sait l'exprimer. Dès qu'il est venu me voir, j'ai été impressionné par sa clarté d'esprit et par le fait qu'il ait su aussi bien interpréter mes intentions.

Nous avons organisé quelques rencontres entre musulmans et chrétiens ; au bout de deux ou trois réunions, j'ai proposé que nous créions une asso-

ciation 1901. J'hésitais dans mon jugement quand je l'ai vu entrer dans le dialogue. Je me disais : « Ou bien j'ai la chance d'avoir devant moi un vrai religieux qui ne sépare pas la théorie et le terrain concret de la politique ; ou bien c'est un intellectuel qui a la capacité géante de récupérer les idées d'autrui ». Mon hésitation n'a pas duré plus de deux ou trois réunions ; mon jugement était fait lorsque je l'ai vu à l'œuvre. Il a contacté le Sous-préfet, Monsieur Larfaoui. Il ne lui a pas fallu longtemps pour trouver un local à Villeneuve. Nous sommes ainsi arrivés très rapidement sur le terrain.

Je ne connaissais pas Christine lorsque celle-ci est venue nous rejoindre. Par Michel, j'ai su qu'elle était théologienne. Du fait qu'elle était à côté de lui, je me disais qu'elle devait lui ressembler. J'ai pourtant fait une prière : « Mon Seigneur ! Aide-moi ; indique-moi si je suis sur le bon chemin ». Quand, à La Caravelle, elle fut agressée, je me suis dit : « C'est un bon signe ! Dieu nous met à l'épreuve ! ». Quelque temps après, lors d'une Assemblée Générale aux Grésillons, nous nous sommes trouvés embarqués dans un conflit entre nous. A partir de là, mon jugement a été définitivement assuré. Si nous n'avions pas rencontré d'incidents de ce genre, je me serais dit : « Nous sommes devant des diplomates de circonstance ». Au cours de ce conflit, les uns et les autres nous avons été sincères et nous avons désigné les choses par leurs noms.

« J'ai vu en Michel un homme de Dieu, sans aucun doute possible. »

En 1957, Michel faisait la guerre d'Algérie et, au même moment, j'arrivais à Gennevilliers au service du FLN. Je me disais : « Ce n'est pas possible de vivre ensemble quand on a un passé différent. Si on cherche à faire de la récupération ou si l'on vise un intérêt matériel, on ne peut pas agir en commun. Collaborer suppose que nous ayons des soucis convergents. Il faut aussi que ce soit donné par Dieu ! » Dieu nous a fait ce don ! J'ai vu en Michel un homme de Dieu sans aucun doute possible. Il est capable, par exemple, d'exprimer à des musulmans ce qu'est pour lui la Trinité. En même temps, il est capable de comprendre l'islam et la position des musulmans.

Je n'en finirais pas de faire la liste des initiatives et des actions de Michel à la suite de ce conflit des Grésillons auquel j'ai fait allusion. Je pense au soutien apporté aux Maliens sans logement, parqués au Centre d'Accueil et de Soins Hospitaliers de Nanterre (CASH), aux démarches à la

Préfecture pour faciliter l'insertion des imams, pour aider les sans-papiers. Ces actions n'avaient pas la moindre trace de paternalisme, ce qui est rare chez les chrétiens engagés dans le dialogue. Michel, pour sa part, sait allier la réflexion et la pratique avec passion.

« Devant un obstacle, Michel ne recule pas ! »

Quand on est arrivé à Villeneuve, en 1997, nous faisons du soutien scolaire à La Caravelle à des enfants d'une dizaine d'années. Dix ans plus tard, Michel et moi, nous marchions

côte à côte dans la cité. Brusquement un beau jeune homme de vingt ans nous interpelle, un gros sac à la main : « Michel ! Michel ! » Celui-ci se retourne : « Abdallah ! Comment vas-tu ? Que deviens-tu ? » Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Abdallah était de ceux que Michel avait aidés lorsqu'il était gamin. Il vendait toutes sortes de bricoles sur le marché ; il tire un flacon de parfum de son sac : « Prends ça ! C'est un cadeau ! ». Voyant la scène, j'ai levé la tête vers le ciel en disant intérieurement : « Merci Seigneur ! Nous sommes sur le bon chemin ! »

Michel a été hospitalisé une première fois. Dans ma prière, j'ai dit à mon Seigneur : « Nous avons besoin de lui. Si tu sais qu'il est utile pour nous sur terre, aide-le à s'en sortir ! » Je suis allé lui rendre visite à l'hôpital; il allait mieux que je ne le craignais. Alors, j'ai dit à mon Seigneur : « Je vois que tu l'as aidé ! Il va s'en sortir ! ». J'étais quand même extrêmement inquiet.

Sans aucun doute, Michel a une personnalité très forte. Après trois ans de collaboration, je voyais que sa route était clairement tracée : il sait où il veut aller, l'objectif est fixé. Devant un obstacle, il ne recule pas ; par exemple, il écarte sans ménagement les chrétiens dont il perçoit le paternalisme à l'égard des musulmans.

Michel se veut au service de l'islam de France. Celui-ci est en train de mettre de l'ordre dans sa maison. Il n'avait ni mosquées, ni écoles, ni encadrement. Il fait l'objet de récupérations de tous les côtés. La démocratie française et la laïcité sont un remède à ses défauts. Malgré le tapage de la presse et l'étalage de ses erreurs, l'islam de France est en marche vers l'intégration sociale pour instaurer la paix et le respect entre toutes les composantes de la société française. Le prosélytisme est une tentation. Le prosélytisme, en réalité, est incompatible avec l'islam. Pour un musulman, seul Dieu oriente les humains dans la voie qui est la leur. La laïcité, à mon sens, les protège de la tentation de vouloir attirer à soi pour convertir.

Je retiens deux moments importants dans mon histoire avec Michel.

Le premier moment est celui que nous avons vécu chez les Bénédictines de Vanves après la décapitation des moines de Tibhirine. Tous les imams du département s'étaient déplacés ; l'église des Sœurs était remplie de musulmans et de chrétiens. Dans une église catholique, des musulmans avaient la parole. La famille de Christian de Chergé était présente ; le recueillement et l'émotion étaient intenses. Michel m'est apparu comme un géant, c'est-à-dire comme quelqu'un qui est capable de dépasser la taille de chacune des personnes qui l'entourent. On voyait qu'il n'était plus un intellectuel ni un chrétien ni un musulman. Sa parole « dépassait » toutes ces particularités : c'est en ce sens que je dis qu'il était un géant. Il pouvait rejoindre tout citoyen, tout chrétien, tout musulman. Et surtout il a bien saisi que la source du sacrifice des moines était l'amour de la terre algérienne.

Le second moment a été vécu à La Caravelle quand une sociologue anglaise a fait une démonstration de tissage. Sans cet événement,

« Sa parole dépassait toutes les particularités. »

nous n'aurions pas connu l'expérience exceptionnelle qui fut vécue dans l'atelier de tissage. Des femmes sont venues en évoquant leurs souvenirs avec une joie extraordinaire : « ma mère, ma grand-mère tissaient déjà ! ». Nous avons préparé le terrain depuis longtemps. Je disais qu'il fallait gagner la confiance des maris pour rejoindre le monde féminin. Ce jour-là, nous avons gagné : depuis les adolescentes jusqu'aux grand-mères, on se pressait autour des ébauches de métiers à tisser installés par Rosy Collar. Celle-ci était tombée du ciel grâce à nos efforts et surtout à ceux de Michel qui avait de la suite dans les idées. Il ne lâche pas. On a besoin d'une pareille ténacité. Il trace son chemin et il avance sans dévier. Je fais une prière pour que le Seigneur le maintienne longtemps en bonne santé. On a besoin de lui. Les déshérités – j'insiste sur le mot – ont besoin de lui.

Je termine en évoquant le projet de « La maison islamo chrétienne » que nous avons en tête. Il est très important. Nous tenons un esprit : il s'agit de faire en sorte que chacun vive dans la dignité. Ceux que j'appelle « les déshérités » trouvent toujours, s'ils le veulent, une porte qui s'ouvre, à la mosquée ou dans la société, pour obtenir de l'aide. Mais, chaque fois, ils sont en position de dépendance et de soumission. A cette situation d'infériorité nous voulons substituer une fraternelle solidarité. « La Maison islamo chrétienne » s'efforce de vivre dans cet esprit !

Saad Abssi

L'âme de Mes-Tissages

Trois amies de Michel à la Caravelle

Fatima T. est responsable de l'atelier à la Caravelle. Fatima H. et Fatima H. y sont tisserandes professionnelles. Michel est avant tout leur proche, leur ami.

Fatima T.

Michel est pour moi l'Ange de l'association, celui qui nous veut du bien. Il veillait sur nous. Quand nous avions n'importe quel problème, nous pouvions compter sur lui. Tout le monde pense cela de lui, les salariées comme toutes les femmes de l'atelier mais aussi les personnes extérieures à l'association. Il y a quelques jours une personne de la mairie est venue avec d'autres de la préfecture. Elle leur a dit que Michel était l'âme de l'association et qu'il avait fait beaucoup de bien à Villeneuve. Le responsable de la mosquée pense la même chose. La mort de Michel a touché bien plus de monde que ce que nous pensions.

Fatima H. Michel est pour moi comme ma famille, plus même que ma famille. C'est mon ami. Quand j'ai besoin de quelque chose, je lui téléphone et j'en parle avec lui. Je lui raconte mes secrets et il m'écoute. Michel écoute toujours. Quand tu as besoin de lui, il est là. Il est attentif aux moindres détails. Pour le mariage de mon fils, il m'a donné des jours de congés supplémentaires en me disant :

« Fatima, amuse-toi ! » Il demande des nouvelles de mes enfants comme s'il s'agissait des siens et il n'oublie rien de ce qu'on lui a confié.

Fatima T. Il est là pour le bonheur comme pour la tristesse. Chacun est important pour lui. Il était depuis longtemps sous assistance respiratoire et il avait du mal à se déplacer. Les derniers temps, il ne venait qu'en fauteuil roulant avec l'aide de Christine. Mais je l'avais souvent au téléphone. Il était attentif à la vie quotidienne comme aux situations les plus difficiles. Parmi nous, une femme est très gravement malade depuis de nombreux mois. À chaque coup de téléphone, il me demandait de ses nouvelles comme si elle avait été son principal souci. Pour la moindre chose, nous disions : « J'appelle Michel ! » Nous avons davantage de relations avec Christine qui n'est pas handicapée comme lui mais nous savons que Michel est derrière elle, attentif à tout et qu'il parlera toujours en notre faveur.

J'ai souvent à régler des problèmes de papiers pour les femmes de l'atelier, je sais que je peux chaque fois compter sur lui : il ne lâchera jamais

*Il est là pour le bonheur
comme pour la tristesse.*

quelqu'un. Il soulève ciel et terre pour répondre. Combien de personnes ont pu constater son efficacité dans les plus petits problèmes comme dans les plus grands ! Je me souviens, par exemple, d'Assa, une africaine de chez nous, mère d'une famille nombreuse. Elle occupait illégalement un logement mais elle payait régulièrement son loyer. Elle avait fait des demandes de logements depuis de nombreuses années mais on ne trouvait pas la surface suffisante pour elle et tous ses enfants. On lui avait promis de ne pas l'expulser avant de lui avoir trouvé un logement. Mais du jour au lendemain, le jour de la rentrée scolaire, elle a été expulsée avec tous ses enfants. Nous avons bien sûr téléphoné à Michel. Il a tout de suite dit qu'il fallait les accueillir dans notre local en attendant de trouver mieux. Nous lui avons fait remarquer qu'il n'y avait pas de place pour Assa avec sa famille et pour les activités de l'association. Michel a dit qu'il n'était pas question de laisser cette famille à la rue et qu'il fallait s'organiser : on mettait des matelas et toutes les affaires de la famille dans la cave aux heures d'ouverture de l'atelier et Assa disposait de l'atelier le reste du temps. Nous avons fait cela pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois jusqu'à ce que cette famille trouve un logement pour lequel Michel se battait et qu'il a fini par trouver !

Ce qu'il a fait pour elle, il l'a fait également pour Farid. Il était sans papiers et Michel l'a hébergé plusieurs mois dans notre local. Il s'est battu pour qu'il obtienne ses papiers et il a réussi alors que tout le monde pensait que c'était impossible. Encore récemment, le fils de l'une d'entre nous avait été arrêté par la police et sa mère n'arrivait pas à savoir ce qui se passait. Michel s'est renseigné partout ; il est allé jusqu'à la préfecture de police. Il a fini par savoir ce qui arrivait à ce jeune et a pu rassurer sa mère. On pourrait multiplier les exemples à n'en plus finir.

Il ne renonce jamais !

Fatiha Pendant plusieurs années, l'association a été un chantier d'insertion. C'était l'une de ses activités à la Caravelle. J'ai fait partie avec Fatima

H. de ce chantier d'insertion où nous avons été formées pour devenir tisserandes professionnelles. La direction du travail finançait et elle demandait que nous apprenions le français. Michel s'est chargé des cours. Il venait tous les matins, depuis la banlieue Sud de Paris à Villeneuve-la-Garenne, dans le Nord. Il avait une heure et demie à deux heures de trajet en voiture à cause des encombrements. Il n'a pas renoncé une seule fois à venir alors qu'il devait se lever très tôt pour être à l'heure. C'est cela Michel ! Après lui, dans le cadre des autres activités de l'association, d'autres personnes sont venues apprendre le français aux femmes. Mais lorsqu'elles voyaient qu'il y avait beaucoup d'absentes, elles finissaient par se décourager et elles arrêtaient. Dans la cité, c'est vrai, on n'est pas toujours fidèles à suivre un cours pour lequel on s'est inscrite. On a tant de soucis ! Michel, pour une seule femme serait venu. Il n'aurait jamais lâché. Quand il décide quelque chose, il le fait jusqu'au bout et toujours gratuitement. Pour nous, ça change tout même si nous sommes reconnaissantes aussi aux autres personnes de nous avoir aidées !

Il voulait que je sois la première !

Fatima H. J'ai participé à ces cours de français. Je m'asseyais toujours à côté de Michel. Il pose ses papiers et je vois les réponses. Je les copie et il me dit en souriant et en faisant semblant de me

gronder : « Fatima, tu es une tricheuse ! » En fait, je crois qu'il faisait exprès de ne pas cacher les réponses pour que je réussisse. Il m'aidait à tricher. Il voulait que je sois la première !

Ce que Michel a fait pour moi, il l'a fait aussi pour mes enfants en particulier pour ma fille Ghislaine. Elle avait échoué à son bac et elle avait eu, en première, un 2 en français. Michel lui a donné des cours particuliers chez lui pendant un an et il l'a fait remonter jusqu'à 10. Il lui a aussi

trouvé quelqu'un pour lui donner des cours de maths. Il demandait toujours après elle. Michel a fait quelque chose pour toutes les femmes de Mes-tissages. A l'extérieur, tout le monde le connaît et dit du bien de lui.

Fatima T. Une année, mon mari et moi avons de gros soucis financiers. Nous ne savions pas comment nous en sortir. Le taux des emprunts bancaires était trop élevé pour nous. Nous avons fait le tour de la famille mais personne n'a pu nous aider. En dernier recours, mon mari a proposé de se tourner vers Michel et Christine, les responsables de l'association. Je n'étais pas, au départ, très favorable à cette démarche parce qu'ils sont mes employeurs. Mais nous n'avions pas d'autre solution. Mon mari a téléphoné en expliquant notre situation et sans attendre Michel a accepté que l'association nous aide. Nous avons bien sûr fait et signé un papier mais il ne nous a pas demandé le moindre intérêt. Où trouve-t-on cela ailleurs ?

Fatiha Quand Michel venait à l'atelier, nous osions tout dire devant lui. Nous abordions nos affaires de femmes en oubliant qu'il y avait un homme parmi nous. Nous ne l'aurions fait devant personne d'autre que lui. Même celles d'entre nous qui sont très fermes sur les lois musulmanes étaient contentes de voir Michel et qu'il assiste à nos échanges. Nous étions aussi libres devant lui que nous l'aurions été devant un père ou un oncle.

Nous osions tout dire devant lui.

Fatima T. Michel, surtout dans les dernières années de sa vie, a eu la chance d'avoir Christine. Il nous l'a dit lui-même. Les femmes le constataient et en étaient étonnées. Ce sont de grands amis de longue date et cela se sent. On peut dire que Michel a eu la chance de rencontrer Christine mais que Christine a eu la chance de rencontrer Michel. En fait ce sont eux deux qui sont l'âme de l'atelier. Maintenant, il faut que Christine continue. Elle nous dit que Michel, malgré sa mort, est toujours présent pour elle. Alors, on compte sur elle pour continuer dans le même esprit que Michel.

Fatiha Quand je parle à Christine aujourd'hui encore, j'ai l'impression que Michel est toujours là, derrière elle. J'ai envie de lui demander de ses nouvelles !

Fatima H. Ce que dit Fatiha est seulement un peu vrai. En fait nous n'acceptons pas que Michel soit parti. Surtout qu'il est parti très vite.

*Pour L'Aïd,
j'attendais son appel !*

Il voulait nous revoir à l'hôpital et nous aussi. Nous n'avons pas pu parce que sa santé s'est dégradée très vite : les visites ont été impossibles. Alors qu'il était hospitalisé et savait sa mort prochaine, il m'a laissé un message sur mon téléphone pour l'Aïd. Je ne l'ai pas effacé et je réécoute sa voix. Comme je regrette de ne pas avoir pu lui parler ce jour-là ! Cette année, pour le 2ème Aïd – celui du mouton – j'attendais un appel de Michel comme s'il n'était pas mort ! Tous les ans, il me demandait combien de moutons mon père avait égorgés pour la famille. Je lui parlais de la fête, de mes proches. Je n'ai rien eu de lui cette année !

Fatima T. Et puis, il y a eu cette lettre que Michel nous a écrite de l'hôpital. Il nous annonçait qu'il allait mourir et il nous demandait de bien vouloir assister à ses obsèques à l'Église. Il nous a fait par écrit ses adieux. C'est gravé pour toujours dans notre tête. Je n'ai jamais vécu une situation pareille et je ne la revivrai sûrement jamais. J'étais effondrée devant mon mari et mes enfants qui se demandaient ce qui se passait. Je leur ai dit : « Michel va mourir et il nous l'annonce lui-même ! »

Nous étions, bien sûr, à la célébration religieuse. Michel avait demandé qu'une étole tissée par les femmes de l'atelier soit placée sur son cercueil. Je me suis approchée, comme tout le monde, à la fin de la cérémonie de son cercueil et je l'ai touché. Toucher un cercueil, dans une église, jamais je ne ferai cela pour quelqu'un d'autre que pour Michel !

La cérémonie était très belle et l'église était pleine. A la fin nous avons servi du thé à la menthe dans un local sous l'église. Il n'y avait pas que de la tristesse. Tout le monde parlait, riait comme si Michel n'était pas mort !

*« Et moi,
je pleure toujours ! »*

Fatima H. Et moi, je pleure toujours ! Il faut nous laisser du temps pour pleurer ! J'ai eu de la chance de connaître un homme comme lui. Je l'ai dit à mes sœurs au pays cet été. Il m'est difficile d'ouvrir mon cœur à quelqu'un. Avec lui, c'était facile ! Je veux le répéter : j'ai eu de la chance de connaître un homme comme lui et tous ceux qui l'ont connu sur Villeneuve pensent comme moi !

Trois amies de Michel à la Caravelle

Avocat du dialogue Mustapha Cherif

Pour Mustapha Cherif, Michel était un ami proche. Il « fait partie de ces prêtres que Dieu honore dans le Coran ».

Vendredi 7 Juin 2019, un ami, prêtre catholique français exemplaire du diocèse de Nanterre, a été rappelé à Dieu. Michel Jondot, fervent artisan du dialogue islamo-chrétien durant plus d'un demi-siècle, a défendu la fraternité, le vivre ensemble et la justice, notamment auprès des démunis et des opprimés. Grand disciple de Jésus, il était un fervent homme de paix : « *Que la paix soit sur moi (Jésus), le jour où je naquis, le jour où je mourrai et le jour où je serai ressuscité* » (Coran 19, 33).

Michel Jondot fait partie de ces prêtres que Dieu honore dans le Coran, parmi les plus proches d'entre nous, les musulmans, ses amis sincères, liés par une parenté spirituelle : « *Tu constateras que les hommes les plus proches des croyants par l'amitié sont ceux qui disent : - Oui, nous sommes Chrétiens ! - parce qu'on trouve parmi eux des prêtres et des moines qui ne s'enflent pas d'orgueil* » (Coran 5, 82).

Ce qui unit est plus important que ce qui divise.

Sa pensée et son œuvre resteront vivantes, par la poursuite de son travail engagé dans La Maison islamo-chrétienne avec l'édition de la Revue qui en est le reflet. Par-delà les vicissitudes politiques anciennes ou actuelles, ce qui unit est plus important que ce qui divise. L'amitié-islamo-chrétienne est une réalité. À travers le pays, des associations et prêtres pratiquent le dialogue islamo-chrétien pour contribuer au vivre ensemble en paix. A la suite de grands maîtres comme Louis Massignon et Louis Gardet, depuis les années

1970 des figures ont marqué cette voie de la fraternité entre croyants abrahamiques sur le terrain, comme Michel Jondot et Michel Lelong.

Dans *L'Église se fait conversation* (Association Maintenant. 2011), Michel Jondot nous raconte que, assez tôt, il rencontre Michel Lelong : « *Je fréquentais les responsables de l'Église de France engagés dans le dialogue avec l'islam. Je connaissais le Père Lelong : je l'avais fait venir à Sainte Bathilde pour parler de l'islam. Il avait été chargé, quelques années plus tôt, d'ouvrir le Secrétariat, épiscopal, des relations avec l'islam.* »

Michel Jondot a tenu à ce qu'un numéro spécial de sa Revue consacre en 2017 un hommage à notre ami commun Michel Lelong, avec qui nous avons fondé le Groupe d'amitié islamo-chrétienne en 1993. Tout comme, il a rendu un hommage à l'éminent islamologue Ali Merad, autre artisan du dialogue.

Vivre une authentique fraternité entre musulmans et chrétiens

Michel Jondot était un rassembleur. « *Je cherchais à rejoindre les chrétiens et à les préparer à intégrer, dans le champ où ils avaient à vivre leur foi, la relation avec ces hommes et ces femmes qu'on ne rencontrait pas mais que l'on confondait avec les images assez peu flatteuses qu'en donnaient les médias* », disait-il.

Il a consacré une grande partie de sa vie en relation avec les musulmans, notamment dans les quartiers défavorisés. Il fut ordonné prêtre en 1961, à la veille du Concile Vatican II qui l'a marqué, vu le nouveau cycle d'ouverture sur les autres religions. Il est entré au séminaire jeune et a eu comme professeur de grands noms de la théologie, qui l'auront aidé à comprendre la dimension mystique du dialogue. Ses contacts avec les musulmans ont donné à sa vie le goût de la fraternité et de l'action pour les causes justes, comme la cause palestinienne, sachant qu'il n'y a pas de paix sans justice.

Il a été aumônier de la Jeunesse ouvrière chrétienne et, en tant que prêtre humaniste et progressiste, solidaire de la lutte du peuple algérien pour son indépendance. Il m'a raconté qu'il fut choqué suite à la nuit du 17 au 18 octobre 1961, lorsque furent réprimés et jetés dans la Seine des centaines d'Algériens manifestant dignement et pacifiquement dans les rues de Paris.

L'expérience de Michel Jondot témoigne que, par-delà les différences qui les séparent, musulmans et chrétiens, sont proches et peuvent vivre une authentique fraternité. Il témoigne que la religion musulmane prenait corps dans le

pays et qu'il était aux premières loges pour la voir naître : « *Je suis parti à la découverte des salles de prière dans le département (les Hauts-de-Seine). On les appelait pompeusement des mosquées. L'accueil était étrange ; manifestement ma démarche déconcertait mais peu à peu j'étais admis dans cet univers musulman à la fois proche et lointain* » (*).

Il noua des amitiés décisives avec des personnalités musulmanes : « *Je découvrais aussi des personnalités qui avaient une expérience ancienne de dialogue. Il faudra reparler de Saad Abssi : il avait été hébergé, pendant la guerre d'Algérie, alors qu'il était militant FLN, par la paroisse de Gennevilliers et ses engagements associatifs ou syndicaux lui avaient permis de côtoyer fraternellement des militants chrétiens* » (*).

Saad Abssi figure digne et attachante, un doyen, exprima un jour à Michel et à l'évêque de Nanterre son sentiment profond : « *Nous sommes dans une société où les laissés-pour-compte attendaient que les croyants se retroussent les manches ; en nous référant à nos messages respectifs, nous nous devions de joindre nos efforts pour faire reculer l'injustice et rendre la société plus humaine.* » Ces paroles sincères, raconte Michel, l'ont touché profondément, elles ouvraient un chemin. En 2015, initié par Michel Jondot, un livre collectif d'hommage à Saad Abssi fut édité.

Entrer en dialogue, une aventure spirituelle

Ensemble, Michel et Saad, et avec d'autres personnes musulmanes, comme Mohammed Benali, et chrétiennes, comme Christine Fontaine, créent une association en 1993 pour favoriser la solidarité et le dialogue : Approches islamo-chrétiennes dans les Hauts-de-Seine. Elle évoluera, notamment en coopération avec l'association Ennour de l'accueillante mosquée de Gennevilliers. Michel expliquait que la rencontre des religions était une belle manifestation de laïcité puisqu'elle protégeait les musulmans comme les chrétiens de se replier sur une identité confessionnelle.

Entrer en dialogue suppose, affirmait-il, un déplacement, une ouverture d'esprit. Il y voyait une aventure et une aventure spirituelle. Chaque famille religieuse, disait Michel, ressemble à un alpiniste qui monte une pente. Il ne voit pas que d'autres personnes escaladent le même pic en gravissant le versant opposé. Heureusement, tous se retrouvent au sommet – le terme de l'Histoire - et le sommet pour le chrétien est Dieu, le chemin est Jésus et, pour les musulmans, le sommet c'est Dieu l'Unique et sa voie est le Coran et la Sunna de son Prophète Muhammad.

(*). Michel et ses amis, *L'Église se fait conversation*, Association Maintenant, 2011.

Michel Jondot interrogeait l'Encyclique Ecclesiam suam, du Concile Vatican II, texte intitulé justement « *L'Église se fait conversation* ». Il faisait l'expérience du dialogue interreligieux, mais pour en découvrir les enjeux et les limites. « *Les chrétiens y sont invités à reconnaître la part de vérité contenue dans chaque religion* », disait-il. Avec une profonde sincérité, il se demandait : « *Peut-on parler avec respect à ceux dont nous prétendons être supérieurs ? Autre chose me gênait dans cette approche interreligieuse. Elle nie l'altérité de l'interlocuteur dans la mesure où ce qui motive la rencontre est ce par quoi il me ressemble : n'est-ce pas faire fi de la différence ?* »* Il partageait avec moi l'idée que l'islam est méconnu. Combien d'intellectuels européens connaissent la langue arabe et la culture musulmane qui ont pourtant contribué à l'émergence de la modernité ?

Du bonheur d'avoir bénéficié de son estime

Pour lui, « *Esprit* » et « *Vérité* » sont des mots-clés du dialogue interreligieux : « *Rejoindre autrui par-delà les frontières qui définissent, trouver la parole où l'on advient comme sujet pour s'adresser à autrui sans le réduire au même, tel est, me semble-t-il, la façon la plus humaine de vivre le dialogue interreligieux.* »

« *Unanimement d'accord pour reconnaître qu'ensemble, nous pouvions travailler au service d'une société plus juste. Nous pouvions puiser, les uns et les autres, dans nos messages respectifs, les motivations spirituelles de nos engagements. Nous continuerions, bien sûr, à être les uns face aux autres, témoins de nos convictions religieuses.* »* Juifs, chrétiens, musulmans, tous frères, et au-delà attachés à la fraternité humaine. Reste à pratiquer l'interconnaissance.

Il s'agit non de s'enfermer dans un idéalisme, mais de sortir du dialogue de sourds, de bâtir des ponts et de donner à penser pour vivre ensemble en paix. Sa dernière demande qu'il a eu l'amitié de m'adresser est d'écrire un article sur le « *Mystère de Dieu* ». Il paraîtra dans le prochain numéro de la Maison islamo-chrétienne. Il me répondit qu'il se sentait très proche de ce que j'ai écrit. Son destin de prêtre l'a placé sur le chemin islamo-chrétien. Comme avec d'autres amis chrétiens et musulmans, j'ai eu le bonheur de dialoguer avec lui et de bénéficier de son estime. Adieu l'ami.

Mustapha Cherif

Philosophe et islamologue, professeur des universités, lauréat du prix Unesco du dialogue des cultures. Il est auteur de quinze ouvrages, dont Sortir des extrêmes (Point sur les i, 2015) et « L'Émir Abdelkader apôtre de la fraternité » (Odile Jacob, 2016).

Article paru dans : https://www.saphirnews.com/Hommage-au-pretre-Michel-Jondot-artisan-du-dialogue-islamo-chretien_a26453.html

L'esprit de l'Évangile

Sadek Sellam

Pour Sadek Sellam, Michel correspondait aux chrétiens que le Coran décrit comme les « plus proches de vous en amitié » et qui ne « s'enflent point d'orgueil ».

Quand le père Michel Jondot a orienté son ministère vers les plus défavorisés, il y avait parmi eux un grand nombre de musulmans. Il s'est vite trouvé confronté aux problèmes des « 3 I »-Immigration, Intégration, Islam.

A partir de 1983, les problèmes d'intégration sociale des immigrés de la deuxième génération se sont posés avec acuité, notamment après la « Marche pour l'Égalité », qui signalait des difficultés d'intégration sociale pouvant être réglées par une politique de lutte contre les inégalités. Mais on a préféré la baptiser « Marche des Beurs », sans doute pour lui donner une dimension identitaire qu'elle n'avait pas à l'origine.

Le retour à la prière et l'attachement à l'islam a rendu le travailleur étranger plus étrange encore.

Le père Michel Jondot a inscrit son action dans le cadre général du dialogue avec l'Islam, mais en le pratiquant de façon originale. Il y avait un Secrétariat pour les Relations avec l'Islam créé par la Conférence des évêques, qui avait par ailleurs créé une Pastorale des migrants avec laquelle les Pères Michel Lelong et Michel Serain n'avaient pas tellement de contact.

Pour le Père Jondot, dialoguer avec l'Islam, c'est d'abord connaître les musulmans de France et identifier leurs problèmes pour les aider à les surmonter. C'est ainsi qu'il a lancé l'association « Mes-Tissages », qui a permis de découvrir

les talents de bons nombres de Maghrébines restées au foyer. Dans le même temps, il publiait le bulletin « Approches 92 » pour favoriser le dialogue, sensibiliser les chrétiens et les hiérarchies à des problèmes méritant plus d'attention.

Puis, avec notamment un groupe d'amis musulmans, il a lancé la « Maison Islamo Chrétienne », pour laquelle il me demandait des articles sur les sujets qui lui paraissaient mériter une attention particulière.

Dans cette action, le Père Jondot se conformait surtout à l'esprit de l'Évangile et, parfois, aux dépens du règlement quand celui-ci devient rigide ou étouffant. Toutes les hiérarchies ont leur force d'inertie, et Michel Jondot plaidait inlassablement les causes qu'il choisit de défendre en espérant toujours convaincre et trouver une écoute chez ceux qui avaient sous-estimé ces questions.

Une loyauté exemplaire avec les musulmans.

Avec les musulmans, il a fait preuve d'une loyauté exemplaire. Sans doute marqué par son service militaire dans une région reculée de l'Est algérien entre 1955 et 1957, il évitait tout ce

qui pouvait être assimilé à du « braconnage religieux ». Sa connaissance de la foi musulmane lui permettait de souligner les points d'ancrage avec sa foi de prêtre catholique. Les différences irréductibles, il appelait à les respecter.

Pour toutes ces qualités, il était respecté par l'ensemble des musulmans qu'il croisait, et aimé de ceux qui le connaissaient de plus près. Sa disparition brutale a attristé ceux qui restaient en contact avec lui depuis sa première maladie, qui ne mettait pas ses jours en danger, mais l'obligeait à limiter ses déplacements.

J'ai appris son départ, à la mi-juin, à Pau par Mgr Henri Teissier, invité de marque à un colloque sur l'émir Abdelkader que je co-organisais à Pau. Après m'avoir appris qu'il était avec lui au séminaire, l'ancien archevêque d'Alger m'a dit sa tristesse et son regret de ne pas pouvoir assister à ses obsèques, célébrées par l'évêque de Nanterre qui, par sa présence, tenait à lui rendre hommage et à reconnaître l'importance des questions que les hiérarchies hésitaient, au début, à inscrire parmi leurs priorités.

Michel Jondot est parti. Mais il restera dans nos cœurs. Et son action servira d'exemple pour ceux qui poursuivront un dialogue dont nous avons plus que jamais besoin. Pour les musulmans, il correspondait aux chrétiens que le Coran décrit comme les « plus proches de vous en amitié », qui ne « s'enflent point d'orgueil » et portent des marques de piété. Il mérite que leurs prières s'ajoutent à celles des croyants des autres religions.

Sadek Sellam

Dominik à Michel : « le lien »

Dominik Doulain

Dominik Doulain demanda un jour à Michel : « Mais qu'est-ce la religion pour toi ? Sa réponse fut simple c'est LE LIEN. » Dominik est artiste platicien. Le goût de l'art le « liait » aussi à Michel.

Il n'y a pas très longtemps, lors d'une de mes rencontres régulières dans sa petite chambre à Malakoff, je lui disais mon désarroi quant aux sectarismes et aux impasses sociétales que les religions imposent souvent aux fidèles. Tout se passe comme si le croyant avait la vérité pour toujours grâce à ce protocole de servitude et de soumission qu'il s'impose pour un paradis qui n'est pas de ce monde ! ... Bon, bref je ne vais pas épiloguer...

Une question un peu provocatrice m'a quand même traversé l'esprit : Mais qu'est-ce la religion pour toi ? Sa réponse fut simple c'est LE LIEN.

J'ai aimé cette réponse claire et inattendue ; il n'est pas question de Dieu, ni de foi, pas question du dogme, pas question de la liturgie ni des textes... rien de tout ça, simplement : « la religion c'est le lien ».

Je pense que c'était sa conviction profonde. Tout faire pour qualifier ce lien et lui donner toutes les ouvertures pour une présence active permanente. Plus ce lien est sollicité, plus l'être existe par lui. Le lien va au-delà de l'idée de Dieu, il est le vecteur qui relie et oriente l'être humain vers l'autre, par essence, par nature, par désir par volonté de partager.

Le lien donne de la présence à l'altérité.

attire, questionne en fait il crée la présence de chacun. Plus les différences traversent cet entourage, plus le lien est questionné, plus il s'enrichit. Cette volonté de valoriser ce lien nourrissait fortement la réflexion de Michel. Il aimait être questionné, être travaillé par ces « matières » qui fertilisent et nourrissent l'être humain. Il aimait montrer combien l'esprit du dogme, le protocole religieux peuvent raidir, orienter, contraindre la réflexion, alors que le lien par nature donne de la présence à l'altérité, à la richesse des autres, des lieux de partage des ouvertures sur le « bonheur »...

L'amitié qui nous liait et qui alimentait nos échanges venait aussi du fait que mon itinéraire, non linéaire, et traversant plusieurs spiritualités, l'intéressait beaucoup car il montrait que les passages existent, que les séparations ne sont que des « murs » qu'il faut abattre pour percevoir d'autres horizons. Sa fidélité et son attachement à sa hiérarchie l'obligeait à garder une fenêtre ouverte sur ce monde chrétien, qui était le sien, mais en fait, il savait en permanence prendre des distances et construire des opportunités pour exister en dehors de ce cadre. Il avait d'ailleurs pleinement sa place en extérieur de sa structure, et les croyants notamment musulmans se retrouvaient très près de lui touchés par sa présence. Il était pour tous une référence par sa position « dehors/dedans » qui lui permettait d'être écouté et respecté au-delà de son monde d'origine.

L'art est un lien fort entre les gens.

Le dernier « liant » que l'on partageait, c'était celui de l'art. Michel avait un profond bonheur à fréquenter l'art. Il avait un « oeil » exercé et précis qui lui permettait d'être rapidement sélectif en devinant les propos de l'artiste. Il m'a souvent donné des interprétations, des explications de mon travail que je n'avais jamais imaginées. Il scrutait les images pour y trouver des messages qu'il interprétait d'une façon personnelle très souvent en rapport avec des scènes bibliques qu'il connaissait parfaitement. Ce territoire de l'art, il l'a en permanence proposé car c'est un « lien » fort entre les gens, entre les sociétés, entre les croyants. C'est en fait un territoire libre à lectures multiples qui attire, qui regroupe et qui touche tout le monde. Il s'agissait aussi de sa part d'aider les musulmans à sortir de cette condamnation des images que les textes de la tradition imposent et les ouvrir à une contemplation plus apaisée et plus tolérante.

Dominik Doulain

Michel à la rencontre des musulmans. Portrait.

Anne-Sophie Vivier-Muresan

A la veille de son départ, Michel a fait appel à Anne-Sophie pour prendre sa succession comme rédactrice en chef de nos cahiers. Elle enseigne à l'Institut Catholique de Paris, où elle dirige un diplôme de formation au dialogue avec les musulmans.

Michel fut un grand témoin du Christ. Et cela notamment parce qu'il incarna profondément un aspect central de l'être de Jésus : la fraternité. Une fraternité chaleureuse, joyeuse, attentive à chacun(e), parfois provocatrice – mais toujours pour le bien. Et surtout, ce qui frappait le plus chez lui : une fraternité ouverte à tous, une fraternité sans frontière. C'est par cette porte qu'il faut entrer pour comprendre le chemin qu'il a tracé au service du dialogue islamo-chrétien. Ce service, Michel l'a vécu de façon passionnée et créatrice, ancré dans des convictions fortes qu'il s'employa à mettre en œuvre jusqu'à son dernier souffle. Ce sont ces convictions que nous nous efforcerons de faire ressortir dans ces quelques lignes, sans prétendre tout dire de ce qu'il fit.

Un dialogue en actes

La première d'entre elles : ne pas en rester aux discours, aux rencontres interpersonnelles, aussi riches soient elles, mais s'engager ensemble, chrétiens et musulmans, au service de la justice et de la paix, en mettant concrètement en

œuvre les exigences portées par nos fois respectives. C'est ainsi qu'avec Saad Abssi et d'autres croyants, qui partageaient cette idée forte, il créa en 1995 une association de loi 1901, « Approches islamo chrétiennes dans les Hauts-de-Seine » visant à développer une action sur le plan social ; association qui trouva assez vite à s'ancrer dans l'une des cités les plus déshéritées des Hauts-de-Seine, La Caravelle, à Villeneuve-la-Garenne. Cet engagement, Michel le vécut donc en région parisienne, dans le diocèse qu'il servait. Mais il le vécut aussi sur le plan international, dans son investissement pour la cause palestinienne. Conscient que le conflit israélo-palestinien blesse profondément le Moyen-Orient et génère des injustices et des souffrances sans nombre pour le peuple palestinien, conscient également que l'Occident a une part de responsabilité dans ce conflit, dont les musulmans ont fait une cause symbolique, il lui semblait important de s'engager, avec des musulmans et d'autres chrétiens, dans un soutien commun aux Palestiniens. Il le fit en donnant la voix à des témoins venus du Moyen-Orient au sein de conférences diverses, mais aussi en créant une rubrique dédiée dans la revue *La Maison islamo-chrétienne*, qu'il fonda avec Christine Fontaine, Saad Abssi et Mohammed Benali. Cette rubrique, tenue par Maurice Buttin, avocat, longtemps président du Comité France-Palestine, éclaire sous toutes ses facettes les situations souvent intolérables auxquelles nombre de Palestiniens sont jusqu'à aujourd'hui confrontés.

Un dialogue ouvert sur la cité

Cet engagement pour la justice et la paix, qu'il soit local ou international, Michel tenait à le vivre non seulement en croyant mais aussi en citoyen. C'est là une autre de ses convictions. Toujours, Michel considéra que le dialogue islamo-chrétien devait se prolonger dans un dialogue avec tous, au service de la société dans son ensemble. Loin de considérer le dialogue interreligieux dans le sens d'un front commun contre la sécularisation, il cherchait au contraire des partenaires parmi les citoyens de tout bord, qu'ils soient croyants, agnostiques ou athées. On doit souligner ici les liens d'amitié profonds qu'il noua avec plusieurs élus communistes de Gennevilliers et de Villeneuve-la-Garenne, qu'il impliqua dès le début dans ses différents projets et dans toutes leurs activités afférentes. Ainsi, l'un ou l'autre de ces élus était toujours présent aux nombreuses conférences que son association put organiser au sein de la mosquée de Gennevilliers. C'est la même logique qui le poussa à créer à Malakoff, où il résidait, l'association « Promouvoir la fraternité ». Lancée dans les années 1990 avec Nicole Bouxel, fortement engagée dans le « Mouvement pour la paix » et qui ne cachait pas son athéisme, l'association avait précisément pour but de rassembler des citoyens de toute conviction dans une même lutte pour la paix et la justice. Ses réalisations furent diverses (des débats, une exposition, un voyage commun) mais son

principal fruit fut peut-être cette fraternité vécue au fil d'échanges parfois houleux mais vrais et riches, aux dires mêmes de ceux qui y participèrent.

Le langage de l'art et de la culture

Autre conviction forte de Michel, qui guida son action : c'est par l'art et la culture que l'on peut rejoindre l'autre et communiquer avec lui. « Entre des populations culturellement opposées, aucun dialogue n'est possible s'il n'y a pas de langage commun », disait-il, et ce langage, il le reconnaissait dans l'expérience esthétique. Telle fut précisément l'aventure de l'association Mestissages, qu'il créa à La Caravelle avec des femmes maghrébines. Voyant leur goût pour le tissage, cette pratique culturelle dont elles avaient hérité de leurs mères et grand-mères, Michel et d'autres leur offrirent de pouvoir développer leur savoir-faire dans ce domaine, et surtout de le valoriser. Une tisseuse professionnelle, religieuse de la congrégation de Notre-Dame d'Afrique, vint en effet leur apprendre tant les techniques traditionnelles du Maghreb que celles des Gobelins. Elles purent ainsi tisser des motifs de leur pays d'origine mais aussi des œuvres d'artistes français, créées expressément pour elles. Dans un entretien, Michel décrit avec émotion la joie et la fierté qu'elles ressentirent en voyant leurs réalisations exposées et admirées par des Français et des Françaises. Elles étaient reconnues et estimées dans leur identité, dans leur savoir-faire, et leur culture était également reconnue à sa juste valeur. Un moment rare et précieux pour des femmes maghrébines isolées dans l'une des cités les plus pauvres de la région parisienne – mais aussi pour tous ceux venus voir l'exposition : la communication passait entre eux tous, de milieux et d'origine pourtant bien différents, une communication permise par l'art, par un commun sens du beau. Dans cette même optique, Michel et ses amis mirent aussi en place, par le biais de leur association, des cours d'arabe et de calligraphie pour les enfants de La Caravelle. Ils souhaitaient par là que ces enfants puissent s'initier avec fierté à la beauté de leur culture d'origine.

Un dialogue sans « paternalisme »

Par ailleurs, Michel insistait pour rejeter toute forme de « paternalisme » à l'égard des musulmans. Ce qui revenait, pour lui, à reconnaître leur égale dignité. Cela impliquait deux attitudes. Pour respecter leur dignité d'homme, il fallait s'engager dans une relation qui n'ait rien d'inégal. Son maître mot, dans ce domaine, était la solidarité. Il ne s'agissait pas d'offrir à « leurs problèmes » des solutions toutes faites mais de co-bâtir avec eux les voies d'une vie meilleure, pour eux comme pour nous. Et ces voies, c'était aux populations les plus directement concernées de les trouver. Ainsi, quand il vint ouvrir un local avec Saad Abssi à La Caravelle, ils créèrent d'abord

une permanence sans but bien défini. Le plus important était d'abord d'être présent, de durer, de gagner la confiance. Quand des enfants entrèrent spontanément dans le local en demandant une aide pour les devoirs, Michel et Saad comprirent que telle devait être leur action, puisque tel était le besoin. C'est de la même logique que naquit Mestissages. Alors qu'ils tâtonnaient pour trouver le moyen d'atteindre les femmes de La Caravelle, Christine et lui furent frappés par l'enthousiasme que suscita dans toute la gent féminine de la cité un métier à tisser de fortune bricolé par une sociologue qu'ils avaient invitée. Il n'en fallut pas plus pour que naisse l'idée d'un local dévolu au tissage, où les femmes, toutes générations confondues, viendraient se socialiser, apprendre le métier et s'ouvrir à l'extérieur par le biais de rencontres qu'ils ne cessaient de susciter.

Un lieu mystique

Si l'on reconnaît dans cette première attitude le militant, l'homme engagé pour la justice que fut indéniablement Michel, on reconnaît dans la seconde le théologien qu'il fut tout autant. Les musulmans ne doivent pas seulement être respectés comme hommes mais aussi comme croyants. Et cela demande qu'ils soient reconnus dans leur identité religieuse – ou autrement dit dans leur altérité. Michel dénonçait ce qu'il ressentait comme la « condescendance » de certains discours théologiques, soit insistant sur les différences pour mieux relever (plus ou moins subtilement) la supériorité chrétienne, soit cherchant au contraire dans l'islam des convergences et des résonances avec l'évangile, mais au risque de ne pas reconnaître son altérité, son identité véritable. Au final, la démarche, selon lui, était la même : ne regarder l'islam qu'à l'aune des richesses de la foi chrétienne, sans se laisser suffisamment décentrer. Il aimait à citer la rencontre de Jésus et de la Samaritaine dans l'évangile de Jean (Jn 4). La Samaritaine, sans renoncer à son centre, le mont sur lequel son peuple vénère son Seigneur depuis des générations, doit tout de même s'ouvrir au fait que c'est « en esprit et en vérité » que Dieu désire être adoré. « En esprit et en vérité » : point où deux êtres, que tout sépare, se rejoignent pourtant dans l'échange de paroles, dans la reconnaissance réciproque. Selon Michel, le dialogue interreligieux n'est pas le lieu de comparaisons, aussi fructueuses soient-elles, mais celui d'une expérience mystique : dans la rencontre, dans l'écoute mutuelle, Dieu se révèle aux uns comme aux autres, un Dieu qui est d'abord ouverture et communication (1). C'est dans cette ouverture que le chrétien qu'il était reconnaissait la présence et l'action du Christ ressuscité.

Un lieu d'écoute en vérité

En cela, Michel fut aussi un homme de la parole. Et le dialogue islamo-chrétien, s'il insistait pour le vivre sur le terrain, dans une lutte commune

pour la justice, était bien aussi pour lui un lieu de parole. Parole échangée, écoutée, reconnue. Puisque seul l'autre peut me dire qui il est, je dois me mettre à son écoute. Lui seul pourra me dire quelles sont les richesses propres de sa tradition, dussent-elles entrer en dissonance avec celles de l'évangile. Lui seul aussi pourra me dire quelles sont ses préoccupations les plus profondes, ses joies, ses tristesses, ses colères. C'est dans ce but que Michel, Christine, Saad et Mohammad ont créé *La Maison islamo-chrétienne*, cette revue tri-mensuelle devenue depuis un site internet. Celle-ci veut être un lieu de parole vraie, où les uns apprennent à se mettre à l'écoute des autres. Quelques principes guident la rédaction de cette revue. Sur un même sujet, croiser regards théologiques, éclairage par les sciences humaines et témoignages de terrain. Oser aborder les questions difficiles. Se mettre à l'écoute de paroles musulmanes trop souvent marginalisées, donc méconnues : celles venant des banlieues paupérisées, en particulier celles des femmes de La Caravelle. Pari audacieux que Michel et ceux qui l'entourent ont pu réussir parce que, depuis des années, ils avaient patiemment construit un socle de confiance réciproque. Relevons le mot que Saad lui dit un jour : « maintenant que nous n'avons plus peur l'un de l'autre, que nous savons ne pas chercher à nous convertir réciproquement, nous pouvons commencer à dialoguer et travailler ensemble ». Relevons aussi la confiance profonde qu'il avait trouvée auprès des femmes de La Caravelle : seul homme à être accepté parmi elles, il était considéré par elles comme un « père » à qui elles pouvaient confier tous leurs soucis. Lui qui ne revendiquait ni le titre de « père », ni celui de « maître », ni même de « frère », fut bien reconnu comme tel par tous ceux qui l'approchaient. Michel servit le Christ, passionnément, authentiquement ; il en fut un grand témoin. Grâce à Dieu ! Al-hamdou li-llah !

Anne-Sophie Vivier-Muresan

À la veille de sa mort, Michel m'a demandé de reprendre la direction de la revue pour qu'elle puisse continuer à vivre. Par amitié et parce que je crois à la valeur et à la justesse de l'orientation qu'il lui a donnée, j'ai accepté, pour un temps d'essai. Je m'efforcerai d'être fidèle aux quelques convictions qui viennent d'être énoncées, en collaboration avec tous ceux qui l'ont portée et continuent de la porter, à commencer par Christine, sans que aucune suite ne serait possible.

Anne-Sophie

1- Voir *L'Eglise se fait conversation*, p. 157-160.

L'Église se fait conversation

Guy Lafon

Guy Lafon et Michel étaient ensemble au séminaire des Carmes. Depuis, ils ne se sont jamais quittés. Ils échangeaient autant sur la vie quotidienne que sur les mutations de la pensée contemporaine. Nous reproduisons ici le prologue, écrit par Guy, du livre « L'Église se fait conversation ». Il retrace les principales étapes et la personnalité de Michel.

Oui, c'est vrai, en 1964, le Pape déclarait solennellement, dans l'encyclique *Ecclesiam suam*: « L'Église se fait conversation ». Et nous autres, nous entendions ce propos comme un aveu discret et comme un appel tout à fait clair. Nous appartenions donc à une communauté qui n'était peut-être pas ce qu'elle devait être mais qui pouvait et devait le devenir !

Il n'y avait en une telle déclaration aucune invitation à banaliser ou à profaner la mission de l'Église. Le Pape avait dit d'abord : « L'Église se fait message ». Ainsi donc, semblable à un porteur de nouvelles qu'on a reçues et qu'on transmet, l'Église ne s'effaçait pas : elle osait se proposer de devenir elle-même, moins par les mots qu'elle employait que dans sa chair et par le style de vie qu'elle proposait, quelque chose comme une annonce heureuse, disons : un évangile !

Et ce n'est pas tout ! Car le Pape avait commencé par affirmer : « L'Église se fait parole ». Mais il nous revenait de reconnaître, à nous surtout qui étions

à la base, que la parole ne désigne pas seulement le fait de parler mais aussi celui d'écouter. Sinon, comment peut-on soutenir la conversation et communiquer le message avec lequel on entend se confondre ?

En tout cas, nous sentions bien qu'il y allait comme de l'accomplissement d'un devoir nouveau, auquel nos devanciers n'avaient peut-être pas failli mais qu'il fallait, à coup sûr, remplir autrement : « L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. » S'agissait-il du rappel d'une exigence constante, propre à tous les temps ? Au contraire, le Pape entendait-il exprimer une tâche nouvelle jusqu'alors inconnue ? Qui le dira ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que toi, Michel, qui, en devenant prêtre, venais d'accepter, comme nous disions alors, de te mettre au service de Dieu et de tes frères, tu avais été déjà préparé, par l'ordinaire et les aléas de ta vie, à tendre l'oreille, celle d'un cœur chaleureux et lucide, à un discours comme celui du Pape. Et tu ne devais pas cesser de prendre au mot la consigne qui venait de nous atteindre tous.

(...) Je veux seulement dégager ici un aspect majeur de ta manière plus que les étapes de ton parcours. Et, d'abord, quoi de plus commun que les fonctions qui te furent confiées ? Tu fus vicaire, aumônier de lycée, professeur de séminaire, curé, initiateur et animateur inlassable de groupes de réflexion. En ajoutant que tu es aussi docteur en théologie, je ne peux faire que ton trajet ne ressemble à celui de plusieurs autres. Et si, depuis plusieurs années maintenant, tu consacres le meilleur de ton temps à tisser des liens entre chrétiens et musulmans, tu serais, j'en suis certain, le premier à déclarer que cet engagement n'a rien d'exceptionnel, qu'il est dans le droit fil de tout ce que tu as fait déjà. Oui, c'est vrai, mais, justement, ce que tu as créé là et qui, pour le coup, n'est pas si commun, révèle un trait bien singulier qui court tout au long de ton histoire.

Jamais sans les autres

Tu ne supportes pas le mépris. Quand tu le rencontres, d'où qu'il vienne, il te blesse, même et surtout si tu n'en es pas toi-même victime - car dans ce cas, si blessé que tu sois, tu sais en sourire. Dès lors, tu ne peux que tout faire pour être avec les autres, avec tous les autres, jamais sans eux, et toujours de plain-pied avec tous, jamais au-dessus de personne. Tu n'es pas aveugle sur les défauts ou les limites ou même les erreurs, que tu sais relever avec humour, mais la conscience que tu en prends ne te conduit jamais à t'éloigner de quiconque. Tu ne sais qu'être proche, dans la discrétion et le respect, mais toujours avec efficacité, en mobilisant les immenses ressources de ta grande intelligence. Qui n'admirerait ta capacité à faire, à réaliser, à créer, et

toujours dans l'ordre de la rencontre ou, revenons-y, comme aurait dit Paul VI, du dialogue, de la parole, du message, bref, de la conversation ?

Je suis certain que les longs mois algériens de ta jeunesse sont venus doulo- reusement, périlleusement aussi, confirmer cette disposition fondamentale de ta personnalité. Tu as alors expérimenté, au risque de ta vie, ce qu'était la fraternité, alors même que tu étais exposé quotidiennement pour la défense d'une cause dont tu ressentais plus que beaucoup d'autres toute l'équivoque. Mais, au lieu de céder, comme tant d'autres, au ressentiment, tu as fait de ce service onéreux de l'amitié entre tous la ligne de ton engagement de prêtre, dans l'Église et aussi hors d'elle.

Un chemin en des espaces neufs.

Tu ne t'égarais pas, tu n'étais pas dérouté, en prolongeant ainsi ton chemin en des espaces neufs, mais, à coup sûr, tu pou- vais surprendre les prudents et, surtout, les timides. Ils avaient peine à comprendre

que tu puisses verser un vin si nouveau dans les autres vieillies d'un minis- tère spirituel que, pourtant, le Concile venait de faire éclater. Nous sommes nombreux à admirer comment, en dépit d'incompréhensions et de suspi- cions nombreuses et constantes, tu as su avancer et, surtout, faire du neuf, en rassemblant autour de toi et de tes initiatives des hommes et des femmes de bonne volonté.

Je ne doute pas, puisque j'en fus le témoin admiratif, que tu puisais dans ta grande culture les forces vives qui nourrissaient ton intelligence et ta foi. Elles étaient et sont encore ton meilleur viatique. Mais il fallait aussi une obstination permanente à « tenir le pas gagné », comme disait Rimbaud.

Il s'agit là de tout autre chose que d'un entêtement solitaire à poursuivre une idée ou un projet. Tu as le don exceptionnel, à la différence de beaucoup d'autres que nous connaissons, de ne pas garder subrepticement pour toi ce que tu prodigues généreusement à d'autres : ta ferveur à comprendre et à réaliser et, d'abord, à découvrir ou, plutôt, à inventer l'entreprise qui « réponde », comme on dit, à l'appel du moment. Oui, car il s'agit bien de dialogue, de parole, de message et de conversation, ne nous lassons pas de le répéter, par ces temps de frilosité.

(...) Beaucoup disent la dette qu'ils ont envers toi, parce que tu les as se- courus en les écoutant et que tu as su être l'amical et discret complice de leur volonté de ne pas se résigner, de combattre, de comprendre et d'agir. Permits-moi de me compter, moi aussi, parmi eux et de t'exprimer simple- ment ici ma très fraternelle et affectueuse reconnaissance.

Guy LAFON

D'un dialogue l'autre, Michel Jondot initiateur d'un dialogue autre

Boutros Hallaq

*Boutros Hallaq, professeur émérite de langue et civilisation arabe à la Sorbonne Nouvelle écrit :
« En décentrant le dialogue islamo chrétien, Michel l'a réellement refondé – tout comme Massignon l'avait fait pour l'orientalisme – et prouvé dans la pratique la validité de son intuition. »*

En 1908, Louis Massignon (1884-1962) arrive en Iraq à la tête d'une mis- sion archéologique, animé par un désir impérieux de lancer, en conco- mitance avec sa tâche officielle, une recherche personnelle relevant d'un autre domaine. En effet, cet agnostique était déjà sensible à la vision de Charles de Foucauld, « ce combattant devenu fraternel »(1). « Animé par la rage laïque de comprendre », comme lui, il en contracta le souci de « la découverte expé- rimentale du sacré chez les autres », et en l'occurrence dans l'islam. Cette double motivation trouva à se déployer dans la connaissance du grand mystique Mansour al-Hallaj (mort en 922), figure qu'il venait de découvrir de manière fortuite au Caire. Sa route est désormais tracée, grâce à une autre rencontre fortuite elle aussi, celle d'un notable « musulman » dont l'hospita- lité et l'amitié inconditionnelles l'ont sauvé d'une mort quasi-certaine. Son accès à l'univers extraordinairement riche de Hallaj allait donc de pair avec la découverte de l'univers humaniste de cet homme fondé sur les mêmes valeurs. En approchant au plus intime à la fois la conscience d'un mystique exception-

nel et les ressorts secrets d'une personne contemporaine dans toute son épaisseur charnelle, il trouva un certain accès au génie propre d'une société, d'une foi, d'une culture. Par ce hasard merveilleux, il va pouvoir se réaliser pleinement comme intellectuel, comme militant, comme homme. Il consacra sa recherche à révéler à ses contemporains la grandeur de cette entité appelée « islam », en tant que civilisation, foi et littérature. Ce faisant, il va tout au long d'une carrière brillante – « d'orientaliste » (2) - mettre la première pierre à la refondation de l'orientalisme, par l'introduction des sciences humaines dans une discipline généralement marquée par la philologie, la théologie, et bien sûr l'instrumentalisation politique. Simultanément il consacre son énergie à militer pour la cause du « monde musulman » - en fait de tous ceux qui vivent en « terre d'islam » quelle que soit leur religion : aussi bien les révolutionnaires du Royaume Arabe Uni lors de la Première guerre mondiale, que les Palestiniens engagés depuis les années 1930 dans la lutte pour leur autodétermination, ou les révolutionnaires algériens luttant pour leur indépendance.

Pionnier d'un tiers-mondisme humaniste, Massignon sera, dans le même temps, fondateur d'un dialogue incarné inédit avec l'islam. Au-delà de son exploration de la mystique musulmane à travers la vie et l'œuvre de Hallaj (3), il emprunte la voie tracée par Foucauld, consacrée à « partager l'humble vie des plus humbles, gagnant avec eux le pain quotidien dans 'le saint travail des mains' ». Il cherchera, comme il le dira plus tard, à obtenir de lui « par contact spirituel, avec des mots très simples... son initiation expérimentale à la compréhension vraie de la condition humaine, sa science expérimentale de la compassion qui le penchait, le vouait aux humains les plus abandonnés ». Or, continue-t-il, les plus abandonnés « ce sont les Musulmans, ces mystérieux exclus des préférences divines dans l'histoire, fils d'Abraham pourtant, mais chassés au désert avec Israël et Agar ». Son dialogue islamo-chrétien sera d'abord un partage de vie, une solidarité humaine.

Mais comme on ne sort jamais indemne d'un tel engagement, marqué d'un authentique dialogue « de cœur à cœur » avec l'autre, Massignon va connaître une profonde transformation intérieure qui donnera sens à sa vie : il renoue avec sa foi catholique, au point de demander (et d'obtenir), après le décès de son épouse, l'accès au sacerdoce au sein de l'Église gréco-catholique qui admet l'ordination d'hommes mariés. Tellement est vraie son intuition de la pensée de Foucauld : « la découverte expérimentale du sacré chez les autres » est inséparable de la découverte « par réaction, de la sainteté en soi-même ».

Un fil du désir

Revisitant les engagements si diversifiés de Michel et ses rares indications biographiques, je crois déceler un fil « de désir » reliant le point de départ de son

engagement d'adulte dans la vie sacerdotale au choix fait lors de la dernière étape de sa vie active - en fait de sa vie, tout court. Les deux ont en effet à voir avec l'islam ; ils s'imposent à lui de l'intérieur hors mission institutionnelle officielle, puisque l'un se situe avant sa décision de réintégrer le séminaire, et l'autre à la fin de sa mission de « Délégué épiscopal chargé des Relations avec l'islam ». C'est dire combien ce choix révèle une ligne de force du désir le plus profond, qui a toujours trouvé à se manifester dans ses activités paroissiales. Je peux en témoigner personnellement, grâce au chemin fait avec lui depuis 1982. De fait, Michel a su donner à son élan une forme singulière, voire inédite, qui a fortement résonné en moi du fait de mes engagements de toujours. A défaut de la saisir dans toutes ces nuances, je me contente d'en indiquer deux caractéristiques : la prise en compte de la totalité du partenaire en situation, et un décentrement de soi dans la recherche de la vérité. Exprimant cela de façon plus concrète, je dirais que, d'une part, ce n'est pas l'islam qui le motive en premier lieu mais *des* (et non *les*) *musulmans* (4), et, d'autre part, ce n'est pas une vérité qu'il propose, mais une recherche commune humble d'une Vérité qui nous dépasse tous, institutions comprises. Quoique différente théologiquement (5) de celle qui animait Louis Massignon, évoquée plus haut, cette approche relève de la même intuition.

« Les deux années passées en petite Kabylie, sous l'uniforme, m'avaient transformé et j'en reste, aujourd'hui encore, marqué profondément [...] J'ai côtoyé de près les populations paysannes et j'ai été témoin d'une pauvreté impossible à oublier » (6), dit-il à propos de sa période algérienne. Il ajoutera plus loin que cela fut déterminant dans sa décision définitive de réintégrer le grand séminaire à son retour. C'est donc dans cette plongée dans « une population » caractérisée par une « pauvreté impossible à oublier » que sa vocation, déjà là, s'actualise et prend forme. Aussi sera-t-il meurtri par le sort de ces centaines d'algériens jetés à la Seine le 17 octobre 1961, comme par celui des milliers de civils massacrés à Sabra et Chatila ou celui de millions d'Iraqiens, notamment de bébés, morts du fait du blocus imposé à leur pays (7). En procède aussi, à mon sens, sa proximité de – je dirais même sa tendresse pour – le Colonel Jean Lacour, ancien haut officier d'Algérie pétri d'honneur et de fraternité au cœur même de sa mission de maintien de l'ordre. C'est dire qu'il perçoit l'autre non dans sa seule dimension religieuse, mais d'abord comme un homme dans la multiplicité de ses dimensions ; avec une préférence marquée pour le plus démuné et l'humilié, surtout s'il arrive à garder sa dignité d'homme. Plutôt que de substitution comme chez Massignon, il s'agit d'un *choix préférentiel* pour le pauvre. N'est-ce pas là l'élément déterminant de son engagement à poursuivre *Approches 92*, hors mission officielle, lorsqu'il répond à l'appel lancé par son ami Saad Abssi, ancien animateur du FLN en France ? Michel donne corps à sa vision en l'entreprenant par « le bas », avec les plus marginalisés de ce groupe de « musulmans » lui-même marginalisé : les femmes et les enfants.

Ce n'est que plus tard qu'il intégrera un représentant de l'institution, l'imam Mohamed Benali. Il explicitera ce choix par la suite, à sa manière si éloquente, si humble, si pénétrante : « Le dialogue islamo-chrétien en France ... risque d'être artificiel s'il reste confiné entre personnes partageant la même culture. Un grand nombre de musulmans de France, surtout parmi les femmes, sont loin de la culture européenne ; on reproche souvent à l'islam de succomber à la tentation du communautarisme. La faute est à imputer à l'ensemble de la société. Le hasard nous a permis d'entrer un peu dans la cohérence d'autrui. J'y vois une aventure et une aventure spirituelle [...] Il ne suffit pas de dire que le monde immigré doit s'intégrer, s'insérer, s'assimiler (la multiplicité des termes montre qu'on a du mal à cerner le problème). Il convient d'inventer un langage qui s'ancre à la fois sur la culture des uns et des autres. Ce langage, si j'en crois notre expérience, a quelque chose à voir avec l'esthétique » (ibid. p. 170). Cette formulation me rappelle celle de Massignon citée plus haut : « la découverte expérimentale du sacré chez les autres [est inséparable de] celle, par réaction, de la sainteté en soi-même ».

Par ces quelques lignes Michel exprime mieux que je n'aurais pu l'analyser l'originalité de sa conception du dialogue islamo-chrétien. Il l'a forgée, à mon sens, dans la fidélité à ce qu'il avait vécu, mais en expérimentant aussi les limites de la forme traditionnelle de ce dialogue souvent centré sur une approche d'ouverture théologique timide (8); abstraction faite de celle chargée d'arrière-pensées liées au zèle civilisateur ou prosélyte. En le décentrant ainsi, il l'a réellement refondé – tout comme Massignon l'avait fait pour l'orientalisme et prouvé dans la pratique la validité de son intuition. En l'écoutant en parler, je croyais le voir dessiner les contours de la renaissance arabe que j'appelais de mes vœux avec tant d'autres : d'abord un dialogue entre citoyens engagés ensemble dans la réalisation d'un projet commun, un dialogue de vie avant d'être à proprement parler un dialogue théologique. A ce titre, je partage son regret amer que les élites politiques en France n'aient pas su ou voulu attraper la perche que leur avaient tendue pendant des décennies les modernistes de ces pays si confiants (avec quelque naïveté sans doute) dans les idéaux humanistes de la Révolution française. C'est dans ce vide, faut-il le rappeler, que s'est infiltré l'extrémisme.

Vérité, liberté, écoute

Décentré de soi-même, la vérité semble pour Michel rimer avec liberté et écoute ; équation que j'ai mis longtemps à comprendre : comment aurait-il pu apprendre la liberté sous les drapeaux d'une armée qui réprime le combat d'un peuple pour sa propre liberté ? « Me croira-t-on – dit Michel en parlant de cette période- si je dis que j'y ai découvert ce que c'est que d'être libre ? Les chefs à qui j'ai eu affaire étaient profondément humains et savaient relativiser

les ordres venus d'en-haut. Ils obéissaient, le plus humainement possible, à la réalité plus qu'ils ne se soumettaient à une autorité. Nous-mêmes, « les obscurs, les sans-grade, nous étions au coude-à-coude avec le Capitaine et les autres officiers (9)... L'Algérie m'a fait découvrir un type de relation où, par-delà les oppositions hiérarchiques, on peut vivre libres les uns par rapport aux autres. Avec le recul, je m'aperçois que nous sommes peu nombreux, parmi les clercs, à avoir acquis pareille liberté » (ibid. p. 17). Etre libre c'est d'abord « se soumettre à la réalité ». La liberté est alors dans « l'écoute » de la réalité, de l'autre, et non dans la soumission à une vérité énoncée d' « en-haut » par une instance humaine. Or l'écoute de l'autre constitue pour Michel un principe non négociable : « Quand l'écoute de l'autre est en cause, il ne cède jamais », dira Christine à son propos (ibid. p. 219).

A mon niveau personnel, c'est cette attitude qui m'a fait découvrir Michel, l'aimer et collaborer à son œuvre jusqu'au bout (10). En effet, grâce à lui, j'ai vu un autre visage de l'Église, j'ai recommencé à croire en l'Église, ce fameux dimanche de septembre 1982, qui a suivi le massacre de Sabra et Chatila par les Forces chrétiennes libanaises couvertes et soutenues par l'armée d'invasion israélienne du général Sharon occupant pour la première fois une capitale arabe, Beyrouth. Je le connaissais peu à l'époque. Me fiant cependant à l'esprit fraternel que je ressentais à travers ses gestes et paroles, j'ai osé à la fin de la messe demander la parole -en même temps que Joseph Limagne rencontré à l'occasion- pour faire état de ce qui venait de se passer la nuit. J'ai parlé sans doute avec un accent véhément suscité par l'ampleur de l'émotion ressentie. J'ai été ébloui par sa réaction vis-à-vis de la véhémence contestation qui s'ensuivit. Il ne prenait pas fait et cause pour notre position ; il montait au créneau pour essayer de faire prévaloir le dialogue : avec une justesse rehaussée d'une éloquence ardente, il conjurait l'assemblée – comprenant des militaires ayant vécu l'enfer algérien et des inconditionnels de la politique israélienne- de faire place à la différence, à la voix de l'autre fût-elle dure à entendre. Il n'a eu de cesse par la suite, avec Christine et d'autres paroissiens, d'organiser des réunions destinées non pas à gommer artificiellement des positions opposées, mais à susciter l'écoute et le dialogue. Tout le monde y a gagné, malgré quelques ruptures irréparables, sans doute prévisibles. Combien de courage pour accepter les conflits sans rien édulcorer, combien de force de conviction pour maintenir l'unité du Corps du Christ forcément pluriel, combien d'humanité et d'éloquence ne lui fallut-il pas déployer pour apaiser et surmonter les déchirures ?

Qu'est-ce que la Vérité ?

La vérité ! Notamment dans la rencontre entre monothéismes, elle reste problématique, voire le point névralgique. En théologien, en humaniste, en

citoyen, Michel a su, lui le prêtre de Jésus-Christ, en élaborer l'attitude adéquate sans compromission aucune. Comme il l'a fait du reste dans son approche du rôle de la femme, si sensible dans l'Eglise, en reconnaissant à Christine, contre toutes les pesanteurs historiques et mentales, le statut qui lui revient dans la vie de la paroisse. Mohamed et Saad les musulmans, Patrice le marxiste athée, tel chrétien devenu agnostique... il les rejoint « en esprit et en vérité ». « Rejoindre autrui au-delà des frontières qui définissent, trouver la parole où l'on advient comme sujet pour s'adresser à autrui sans le réduire au même, tel est, me semble-t-il, la façon la plus humaine de vivre le dialogue interreligieux. La foi conduit en ce point où on échappe au risque du totalitarisme » (*ibid.* p. 159). Si le Christ se définit comme « la porte », c'est que Michel y voit, non pas le lieu de clôture, mais le lieu du passage vers l'autre. S'il se dit être « la voie, la vérité et la vie », Michel le comprend comme étant la Voie où l'on chemine avec l'autre vers la Vérité qui seule donne la Vie ; raccourci éloquent que je me permets d'emprunter en pastichant Michel. Ne rejoint-il pas là à sa façon et mystérieusement, l'attitude intransigeante de cette âme sublime, la philosophe Simone Weil qui, malgré son attachement indéfectible à Jésus, a refusé jusqu'au bout le baptême, trouvant l'église catholique insuffisamment « catholique » lorsqu'elle néglige les manifestations christiques antérieures au christianisme (11), perceptibles, à titre d'exemple, dans le Livre des morts égyptien, la figure de Socrate et de ses semblables dans les civilisations orientales antiques, en dehors de la tradition biblique ?

Il importe de signaler que cette vision, qui s'est incarnée de façon concrète et intelligente dans l'action qu'il mènera en étroite liaison avec Christine dans le cadre d'*Approches 92*, a été développée par lui dans ses différentes interventions dans *La maison islamo-chrétienne* et *Dieu maintenant* ; mais elle a fait aussi l'objet de plusieurs ouvrages, *Aujourd'hui à Jérusalem* (Le Cerf, 2001) et *Le Liban est plus qu'un pays*, et d'un long chapitre paru dans *Lumières sur Saïda, Quand chrétiens et musulmans construisent la paix ensemble* (Paris, 1994). Rédigé à l'initiative de Claude Caillère, cet admirable ouvrier militant syndicaliste devenu par la suite responsable du secteur monde arabe au CCFD, cet dernier ouvrage jetait une lumière sur l'action de Salim Ghazal au sud-Liban lors de l'affrontement communautaire entre Forces Libanaises et Druzes en 1983. Ayant eu l'honneur d'y participer en compagnie de Georges Baguet, journaliste au grand cœur voué à la solidarité et à la justice, j'ai perçu de près la façon dont Michel concevait la Vérité et, par conséquent, les impératifs d'un dialogue interreligieux. J'étais séduit par sa liberté, son courage, son sens de la *catholicité* au sens premier, autrement dit de l'universel. Il a trouvé le ton juste pour parler des « musulmans » en situation : des citoyens affrontant avec d'autres citoyens, chrétiens ou agnostiques, les forces de désintégration et

de régression motivées par la domination politique en interne et la soif du pétrole en externe. J'oserais dire que, averti qu'il était par son expérience algérienne, il rejoignait en profondeur, comme je le disais plus haut, les aspirations des militants de la Renaissance citoyenne arabe (12), et notamment le juste combat des palestiniens pour leur liberté, qu'il le plaçait au cœur du dialogue islamo-chrétien.

Trainée de lumière

A travers son œuvre et sa réflexion, Michel cherchait, en tant que prêtre et citoyen, à construire non pas « une autre église, mais une église autre », selon la belle expression rapportée par Christine. Tout cela, il a su le transfigurer dans le dernier épisode de sa vie que nous venons tous de vivre avec ferveur, nous ses amis croyants, athées, communistes et musulmans, tous rassemblés autour de l'évêque, de sa famille et de Christine. Cela fut autant plus percutant pour moi que, par la grâce du hasard, j'ai été le dernier parmi les amis à le rencontrer. Malgré la douleur, la tristesse des adieux, il laissait place à la taquinerie et au sourire retenu. Je n'ai pu m'empêcher, et pour la première fois, d'embrasser par deux fois son front et sa main. Pas besoin de faire un grand développement ; il me suffit d'une phrase : jamais je n'ai vécu dans ma chair cette trainée d'allégresse, de joie profonde que m'a laissée sa façon incandescente de sérénité, de simplicité et de fraternité au moment « d'aller vers l'autre du monde », selon sa belle expression.

Mille merci, Michel, pour cette trainée de lumière que tu laisses derrière toi. Et encore un fois : *Laudato Si* pour notre frère Michel !

Boutros Hallaq

1-Pour ces citations se reporter à la conférence donnée par Massignon à la Sorbonne le 18 mars en 1959 sous le titre « La géographie spirituelle des intercessions. Toute une vie avec un frère parti au désert : Foucauld », republiée par Vincent Monteil dans *Louis Massignon, Parole donnée*, Julliard, 1962.

2- Dans son acception de l'époque, l'orientalisme concevait « l'Islam » comme un domaine où la foi détermine l'ensemble des mécanismes profonds de la société. Si Massignon fut le premier à introduire les sciences humaines dans les études orientalistes, l'orientalisme ne prendra un tour nettement séculier qu'avec les chercheurs marxistes comme Maxime Rodinson ou les anthropologues comme Jacques Berque, suivis par des linguistes formés à l'école de De Saussure.

3- Auquel il consacre sa thèse de doctorat éditée plus tard sous le titre : *La Passion de Hallâj*, Paris, Gallimard, 1975, 4 vol., nouvelle éd. Gallimard 2010 (trad. anglaise par Herbert Masson, *The Passion of Hallâj*, Princeton, 1982)

4-La formulation « dialogue avec l'islam » me semble totalement inadéquat, car marquée d'un

orientalisme obsolète ; tout comme, d'ailleurs, celle qui parle de chrétiens d'Orient qui se réfère à la séparation du monde chrétien en deux branches : l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, le premier étant désigné par la suite sous le terme *chrétienté*.

5- Notamment par la notion de « substitution » que Massignon emprunte à Hallaj. Par solidarité avec le musulman, le chrétien doit se substituer à lui, jouant la fonction du mouton du sacrifice par rapport à Isaac. Pour exprimer cela, Massignon forge un néologisme, *la solidarité*.

6-Ces citations sont puisées dans *L'Église se fait conversation, Michel Jondot et ses amis*, publié par l'Association Maintenant, mars 2011, p. 17. Les chiffres mis entre parenthèses après les autres citations indiquent la page dans l'ouvrage.

7- Louis Massignon, de son côté, participera à plus d'une mission de solidarité dans ce pays. Il avait été présent, par ailleurs, avec Lawrence (d'Arabie) lors de l'entrée du général Allenby à Jérusalem le 17 décembre 1917. Tous deux furent meurtris par la forfaiture des gouvernements français et britannique qui s'apprêtaient à annoncer de fait leur trahison du pacte conclu avec les Arabes (la création d'un Royaume arabe uni après la défaite de l'empire ottoman) et leur engagement pour la création d'un *foyer juif* en Palestine (*La promesse Balfour*, Cf. « L'entrée à Jérusalem avec Lawrence en 1917 », in *Parole donnée*, cité plus haut).

8- Le Père Michel Lelong a eu le mérite d'essayer d'ouvrir l'Église de France sur la nécessité d'intégrer dans ses timides tentatives de dialogue avec l'islam (freinées par son zèle à ne pas porter ombrage au monde juif et notamment israélien- je peux porter témoignage de mon expérience avec les cardinaux Decourtray et Lustiger) les conditions réelles des « musulmans ».

9- *Ce coude-à-coude* est à mettre en relation avec des expressions fréquentes chez Michel à propos de l'écoute telles : « faire corps », « le corps du Christ ».

10- Il sera le parrain de baptême de mon aîné et officiera à la célébration de son mariage religieux, comme Christine sera la marraine de notre fille cadette. Il célébrera aussi notre mariage religieux.

11- S. Weil regrette que la pensée juive n'ait rien appris de la pensée égyptienne côtoyée pourtant pendant plusieurs siècles de présence en Egypte avant le retour en Palestine sous la conduite de Moïse. Se référer à ses fameuses « Lettres au Père Perrin, Autobiographie spirituelle » (publiée dans *S. Weil, Œuvre*, Gallimard, 1951). Cette position lui a attiré la foudre de certains philosophes juifs et la méfiance durable de l'Église catholique de France.

12- Ainsi que nombre d'intellectuels arabes chrétiens, depuis le grand Boutros Boustany, maronite converti au protestantisme, fondateur des premières institutions scolaires modernes et initiateur en 1860 de la première encyclopédie moderne en langue arabe, jusqu'à nos contemporains, l'archevêque grec-orthodoxe du Mont Liban Mgr Georges Khodr et le Père Elias Zehlaoui, en passant par le philosophe syrien Antoun Maqdissi, ami et spécialiste de Paul Ricœur, ou l'abbé maronite Youakim Moubarac, spécialiste de l'Islam et dernier secrétaire de Louis Massignon, tous deux disparus il y a deux décennies. Tablant sur le rôle des chrétiens arabes et *l'aggiornamento* de l'église orientale qui s'annonçait, le Père Jean Corbon empruntait ce titre pour son bel ouvrage (*L'Église des Arabes*, 1977) pour accompagner cette vision d'une assemblée de citoyens enracinée dans sa culture et partageant le même destin que tous les citoyens, appellation inadéquate par nature avec l'appellation *Chrétiens d'Orient*, qui continue d'avoir cours dans l'église d'Occident.

Grâce à son expérience algérienne, Michel Jondot a su appréhender cette préoccupation dans toute sa dimension et la placer au centre du dialogue islamo-chrétien dans un contexte autre.

Michel, mon ami

Maurice Buttin

Tous les lecteurs de notre revue connaissent bien Maurice Buttin, Président du Comité de Vigilance pour une Paix Réelle au Proche-Orient. Il décrit ici un voyage à Bagdad qu'il a fait avec Michel.

Lorsque Boutros Hallaq m'a appris le décès de Michel le 7 juin dernier, j'ai été bouleversé, atterré. Je le savais malade depuis des mois, mais je ne savais pas qu'il allait si brutalement nous quitter. Depuis des années, avec son accord, je l'avais noté sur mes desiderata au lendemain de mon propre décès, pour assurer mes funérailles. Et, c'est moi qui allais participer aux siennes ! Je me sentais littéralement orphelin.

D'aucuns, dans le bel ouvrage « *L'Église se fait conversation* », ont dit et redit la profondeur de la foi de Michel, son sens de l'écoute de l'autre, sa tolérance à l'égard de chacun de ses interlocuteurs, quelle que soit son opinion ou sa religion, sa volonté de rassembler les chrétiens dans un œcuménisme bien compris, sa gentillesse d'accueil et bien d'autres qualités.

Je voudrais pour ma part, montrer ce qui, par ailleurs, nous a unis fraternellement ces trente dernières années. Outre notre foi, chevillée au corps, et notre fidélité à l'égard de l'Église, même si... ; notre combat contre les injustices ; notre volonté de voir nos coreligionnaires incarner leur foi aux réalités de leur vécu quotidien et non à celles des siècles passés (je pense ici aux pèlerinages « sur les traces de Jésus », il y a 2 000 ans...très loin, hélas du drame vécu par le peuple palestinien sous occupation israélienne) ; nos rapports, lui, au dialogue islamochrétien, moi, aux relations entre Français et Maghrébins, ou Palestiniens en particulier, le côté politique primant (encore

que !). Sans oublier notre anticléricalisme, surtout devant le peu de courage de certains évêques...

J'ai fait la connaissance de Michel au « *Groupe Chrétiens et Proche-Orient* », aujourd'hui disparu. Celui-ci avait été créé en 1983, sous les auspices de la « *Commission Justice et Paix* » et du « *Secrétariat pour les Relations avec l'Islam* » (SRI), par le père Pierre Toulat. Il rentrait d'un voyage au Proche-Orient, notamment en Israël et en Palestine. Il s'était rendu compte de la dramatique situation dans laquelle vivait le peuple palestinien sous occupation et tenait à faire connaître celle-ci à nos compatriotes très mal informés, particulièrement aux chrétiens. Michel nous avait rejoint en 1987.

Lui même avait séjourné là-bas, notamment à l'occasion de l'ordination de séminaristes palestiniens, ses anciens élèves au Grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, les pères Fawzi Khoury et Elias Chakour par exemple. Il avait aussi été très marqué en septembre 1982 par les crimes commis, dans les deux camps de réfugiés palestiniens (expulsés en 1948 d'Israël) de Sabra et Chatila, par des milices chrétiennes, sous la bénédiction, de facto, des forces israéliennes qui occupaient Beyrouth.

En novembre 1996 et en juin 1998, sur invitation du patriarche chaldéen de Babylone, Mgr. Raphaël Bidawid et du ministre irakien des Affaires religieuses et des cultes, j'organisais deux séjours en Irak, via Amman en Jordanie, avec une délégation de cinq autres membres des « *Groupes Chrétiens et Proche-Orient* » de Paris et de Lyon : Michel, Jeanine Palouliau, Robert Vial, Claude Caillère et Georges Baguet

Plusieurs moments, nous ont particulièrement marqués :

- Notre étonnante rencontre sur la route de Amman à Baghdad : nous avons loué un taxi collectif dans la capitale jordanienne, et roulions sur une magnifique route, toute droite ou presque, de 1000 klms environ.

Nous nous sommes arrêtés à mi-chemin, pour boire un café dans un petit bistrot au bord de la route. Nous descendions tous du taxi sous une pluie diluvienne (qui transformera peu à peu le désert traversé en lac...), un habitant nous apostropha: « Russes ? ». « Non, répondit Michel, Français ». « Français ? Ah Chirac ! » nous répliqua le quidam ! Ainsi, à près de 4 000 klms. de Paris, un brave homme célébrait le président de la République française !

Par le « téléphone arabe », sans doute il avait appris la fameuse réplique de Jacques Chirac lors de son voyage en Israël en octobre 1996. Chacun s'en

souvient. Harcelé dans la vieille ville de Jérusalem par les services de sécurité israéliens, qui tentaient de l'empêcher de saluer les Palestiniens sur son passage, le Président, très en colère, n'avait pas hésité à les interpellé, en français, puis en anglais : « *Je commence à en avoir marre... Voulez-vous que je reprenne mon avion et que je reparte en France ? Ce n'est pas une méthode. C'est une provocation* ». Rebelote à l'église Sainte-Anne – territoire français – où Chirac refusa d'entrer tant que les soldats israéliens n'avaient pas évacué les lieux !

Je note ici qu'aucun président de la République, avant Chirac (sauf le général De Gaulle, bien sûr), ni après, n'eut le courage de parler ainsi aux Israéliens.

- Notre premier contact avec le ministre irakien des Affaires religieuses et des cultes.

Je présentais notre délégation, venue, dis-je, « *apporter notre soutien et notre solidarité au peuple irakien, terriblement frappé par le scandaleux embargo décidé par les États-Unis* ». (Depuis la « première guerre du Golfe en 1991). Le ministre, lui, nous remerciait d'être venus « *en solidarité avec les chrétiens irakiens...* » (Près d'un million encore en l'an 2000). Même son de cloche avec les divers évêques locaux rencontrés ! Il était vraiment difficile de se faire comprendre : pour nous, face à la situation vécue par les Irakiens, nous n'entendions faire aucune distinction entre chrétiens et musulmans.

Cette expérience nous a frappé Michel et moi. Ainsi, en Irak, il était incontestable que les diverses communautés étaient encore plus fermées sur elle-même que dans notre pays. Nous apprenions ainsi qu'il avait fallu ce terrible embargo pour que Caritas international s'occupe aussi d'apporter une aide aux musulmans pauvres !

- Notre contact avec le patriarche, feu Mgr. Raphaël Bidawid.

Le patriarche m'avait adressé une lettre d'invitation me précisant qu'il était « *heureux de recevoir des clercs et laïcs du « Groupe chrétiens et Proche-Orient » de Paris et de Lyon, accompagnés d'un représentant de l'Église de France, à l'occasion du 5ème anniversaire de la guerre injuste du Golfe livrée au Peuple irakien* » (Embargo).

A notre retour en France, Michel interviewé par le journal *l'Humanité*, sous le titre « *Des chrétiens contre l'embargo* », déclarait « *C'est un peuple qu'on étrangle et l'étrangleur n'est pas seulement Saddam Hussein* ».

Mgr. Delaporte, archevêque de Cambrai, Président de « *Justice et Paix - France* » m'avait confié une lettre d'invitation du patriarche dans notre pays.

En réponse, son représentant, Mgr. Delly, me remit une lettre adressée au nouveau Président de la Conférence épiscopale française, Mgr Louis-Marie Billé, archevêque de Lyon. Il désirait que le clergé français prenne conscience de la situation alors vécue par le peuple irakien, situation qui devint encore bien pire après l'invasion étasunienne en 2003... Cette invitation resta sans lendemain, au grand dam des personnalités chrétiennes irakiennes, revues lors de notre nouveau séjour en 1998, à l'occasion du symposium organisé par les Eglises. Heureusement, le Vatican avait envoyé Mgr. Roger Etchegaray, qui fit un véritable « tabac ».

- Notre contact avec les pères dominicains.

Nous avons rencontré des hommes d'Église très sensibles au dialogue islamo-chrétien.

Animant une revue chrétienne, *Al-Fakir Al-Masibi*, le père Petrus Youusif - aujourd'hui archevêque d'Irkouk - nous disait qu'elle était très lue aussi par les intellectuels musulmans. Il nous signala que depuis le terrible embargo imposé par les Etats-Unis, nombre de chrétiens avaient dû quitter le pays, essentiellement pour des raisons économiques. Mais que le président Saddam Hussein avait accepté que le catéchisme soit encore enseigné dans les écoles où il n'y avait plus que 10 % de chrétiens, alors qu'auparavant, il en fallait 20 % pour que ces cours soient autorisés.

Une autre rencontre fut aussi passionnante avec un jeune dominicain à Mossoul (l'ancienne Ninive), Michael Najeeb aujourd'hui archevêque de Mossoul et d'Akra – l'homme qui sauva des milliers d'ouvrages de la bibliothèque des dominicains lors de l'invasion de Daesh en 2014.

- Notre contact, un dimanche, avec le curé de Qarakosh.

Après la participation à une messe dans une église pleine à craquer – ce qui ne manqua pas de nous faire penser au peu d'affluence dans certaines de nos paroisses françaises. Celui-ci était beaucoup plus circonspect lorsque Michel aborda la question du dialogue avec les musulmans. Il n'y croyait pas et, se plaignait que ceux-ci aient récemment construit une nouvelle mosquée très près de son église...

- Notre visite organisée à l'hôpital des enfants de Baghdad.

Ce fut un choc difficile à oublier : un père à la sortie de l'hôpital portant son petit mort dans ses bras ; des dizaines d'enfants très amaigris, pour ne pas dire cadavériques, couchés dans des petits lits souvent, veillés par leur mère ou un parent... Des centaines de milliers d'Irakiens et surtout des enfants

devaient mourir de l'embargo. Et ce n'était que le début de la future « croisade », en 2003, des (bons) chrétiens Bush et Rumsfeld....

Michel devait confier à *L'Humanité* : « C'est déchirant de voir des enfants qui s'accrochent à vous et mendient. L'économie du pays a été complètement démolie. Aujourd'hui, la sous-alimentation est générale. Résultat une déscolarisation effrayante. Les enfants vont mendier au lieu d'aller à l'école. Quant aux professeurs, ils gagnent moins qu'un vendeur de cigarettes. Ils font un deuxième métier ou vendent leurs livres dans les rues. On se demande comment ce peuple ne se révolte pas ».

Un mot sur notre commun anticléricalisme.

Michel et moi avons vécu de telles injustices, de la part d'évêques circonvenus par de « bons chrétiens », que celui-ci ne put que se renforcer.

Dans « *L'Église se fait conversation* », il est évoqué les graves ennuis que subit Michel, après avoir eu le courage de faire exposer par deux amis, dont l'un Boutros Hallaq, à l'issue d'une eucharistie, les massacres de Sabra et Chatila, que j'ai déjà évoqués : « Une véritable tempête agita toute l'assemblée ; on se mit à hurler devant les allusions aux responsabilités éventuelles d'Israël ».

Mes ennuis personnels arrivèrent peu après notre retour d'Irak. Le « *Groupe Chrétiens et Proche-Orient* » avait organisé un colloque sur « Jérusalem », à l'université catholique de Lyon, en novembre 1998. Je m'étais chargé d'intervenir sur « *Israël et le droit international, la question de Jérusalem* ». Cette intervention était clairement dirigée contre les dirigeants israéliens, qui, depuis la création de l'État d'Israël en 1948, n'ont jamais tenu compte du droit international.

Après la fin de mon exposé, et hors celui-ci, en répondant à des questions, furieux de la position prise par certains participants soutiens d'Israël, j'avais lu une citation du père Y. Moubarak concernant le sionisme, qui, selon lui, est « *la pire des choses pour le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le sionisme, c'est l'Antéchrist !* ». De fausses assertions furent rapportées à Mgr. Billie, et, lorsque les ACTES du colloque parurent, mon intervention sur Jérusalem avait disparu, censurée !... Une lettre assez comminatoire me fut adressée par la suite par le clerc animateur du Groupe. Je ne pouvais pas endurer pareil blâme, je démissionnais. Très fraternellement, et en solidarité, Michel, et d'autres membres du Groupe, dont l'ami Boutros Hallaq, quittaient le Groupe à leur tour.

Maurice Buttin

Un précieux soutien

Michel Lelong

Michel Lelong a longtemps animé le Secrétariat des Relations avec l'Islam. Dans ce cadre, une collaboration avec Michel Jondot s'est amorcée.

Quand, en 1975, après avoir passé vingt ans en Tunisie, je revins à Paris pour animer le Secrétariat pour les Relations avec l'Islam que venait de fonder la Conférence Épiscopale de notre pays, l'Église de France était déjà très accueillante aux immigrés. Mais rares étaient alors les évêques et les prêtres qui étaient attentifs à la dimension culturelle et théologique des relations entre chrétiens et musulmans.

Dans ce contexte, j'avais trouvé un précieux soutien auprès de quelques amis. L'un d'eux était le Père Michel Jondot. Il savait, lui, que le dialogue entre nous, chrétiens, et les croyants musulmans doit être « fondé sur une connaissance réciproque toujours plus vraie qui, avec joie, reconnaît les valeurs religieuses que nous avons en commun et qui, avec loyauté, respecte les différences » (Discours de Benoît XVI à Castelgondolfo, le 25 septembre 2006).

Tout en donnant toute sa place à cette dimension doctrinale et spirituelle des relations entre chrétiens et musulman, le Père Michel Jondot était très attentif aussi au dialogue et à la coopération entre tous les croyants et entre croyants, agnostiques et incroyants pour promouvoir la justice et la paix, partout dans le monde, en particulier sur la terre où naquit le Christ, à Jérusalem, Ville Sainte pour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans du monde entier.

Michel Lelong

La Cène en déconstruction

Dis-paraitre

Nibras Chehayed

Les souvenirs, les paroles que nous échangeons « donnent chair à la promesse d'accueillir le partir du dis-paru comme une nouvelle apparition, pour transformer notre pain et notre vin de chaque jour en table partagée ». Telle est la conviction que nous livre Nibras.

Michel Jondot n'aimait pas parler de lui. Il n'aimait pas non plus qu'on parle de lui. Pour cette raison, je ne vais pas écrire sur lui, ou sur ce qui me semble avoir été des sources de sa créativité : sa foi qui cherche, sa pensée qui œuvre, sa quête de justice, son ouverture à tout autre, et son amitié profonde avec Christine Fontaine. Pour lui rendre hommage, pour lui dire adieu, je vais plutôt méditer son départ.

J'aimerais lui dire adieu en allant vers lui, en lisant son évangile, lui le « croyant », moi l'« athée ». Mais croyant/athée, c'est une manière problématique de dire nos différences puisqu'elle nous enferme dans des catégories binaires. C'est pour éviter ce cloisonnement identitaire que mon voyage vers son évangile sera, un peu, un voyage de déconstruction. Déconstruire un texte biblique, en l'occurrence le récit de la Cène, de l'adieu, c'est lire en vue d'« un avenir du monde qui ne serait plus ni chrétien, ni anti-chrétien, ni monothéiste ni athéiste ou polythéiste, mais qui s'avancerait précisément au-delà de toutes ces catégories » (1). De ce point de vue, il s'agira donc de mettre en scène ce qu'un récit

1- Jean-Luc Nancy, *La Déclosion : Déconstruire le christianisme*, Paris, Galilée, 2005, p. 54.

évangélique peut révéler, mais sans « Révélation », de l'adieu (de l'à-dieu peut-être).

Jésus se livre à la mort avant même de mourir : « *Ceci* est mon corps », « *ceci* est mon sang », dit-il avant de partir. Celui qui était vivant en dehors de nous devient, à partir de ce moment, « vivant » mais en nous. Il change son mode d'être, il se donne à manger et à boire, à être donc incorporé dans l'être même des vivants.

Le « ceci » qu'il livre pointe cette transformation. Ce ceci est désormais identifié au mort lui-même, à sa chair. Mais qu'est-ce qu'un « ceci », sinon une figure qui échappe à la détermination ? Le « ceci » est ce qui n'a pas encore de nom, et pourtant, c'est le sans-nom, l'indéterminé ou peut-être même l'indéterminable, que le mourant choisit pour se dire, pour préserver sa différence.

Lui qui n'a plus de lieu propre se rend partout...

En se donnant ainsi, celui qui part débanalise le « ceci », le ceci du corps immobile et tout ceci qui l'entoure : ceci était son fauteuil roulant, sa chaise,

sa table, sa canne, ses lunettes, sa bibliothèque, son concentrateur d'oxygène...

Le mort tisse avec l'ordinaire de notre vie une nouvelle forme d'être là, celle d'un corps vaguement identifiable qui se construit à travers les petits ceci(s) de notre vie. Et qu'en est-il de plus ordinaire que le pain et le vin ? Cet ordinaire devient le symbole de son corps disparu, ceci est ma chair, ceci est mon sang dit-il. Le corps qui s'absente dans la mort se donne ainsi un peu de vie, la vie d'un symbole.

Lui, le mort, qui n'a plus de lieu propre se rend partout. Par ces ceci(s), il continue à chuchoter, parler ou chanter dans l'esprit des vivants. Et pourtant il n'est plus... Le départ de celui qui livre son « ceci » configure un nouvel espace et un nouveau temps : son *nulle part* se fait un *partout*, et son non-temps laisse de diverses traces dans la temporalité des vivants.

Par le même geste, il donne de nouveaux sens à la vie quotidienne des vivants qu'il a quittés. Là où elle semblait se noyer dans le vide de la perte, cette vie peut se faire le lieu d'une « nouvelle alliance », laquelle nous relie à celui qui a semé tant d'amour avant de disparaître : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour vous... »

Par cette alliance, nous nous engageons avec le partant à lui promettre la prospérité de ce qu'il a semé de son vivant en nous. Une alliance pour transformer désormais notre vie en auberge d'accueil de cette semence.

Il s'agit de s'engager à ne pas l'enfermer dans sa photo accrochée sur un mur de remords. Il s'agit de s'engager à l'accueillir en accueillant sa disparition comme

Son existence écoulée ne lui appartient plus.

Il se « donne » totalement à nous.

« don » : « Ceci est mon corps qui est *donné* pour vous ». Pourtant, ce n'est pas un don d'un quelque chose, mais plutôt un don de rien. Il s'agit d'accueillir son existence écoulée comme don, mais sous forme de rien ou d'un presque rien. *Rien*, dans la mesure où le mort, lui, n'est plus. Presque rien, car bien qu'il ne soit plus, le mort nous « livre » la totalité de ce qu'il était. Les récits, les rêves, et l'œuvre de celui qui n'est plus là sont maintenant entre nos mains. Ce n'est donc pas vraiment le rien, car bien qu'il ne soit plus, le mort « laisse » derrière lui des ceci(s) symbolisables, du pain et du vin. La totalité de son existence écoulée ne « lui » appartient plus, il « se donne » totalement à nous, nous les vivants, comme don de soi sous forme de rien ou de presque rien. Il n'est plus et pourtant, il n'est pas rien. En se livrant comme *presque rien* qui est le tout de ce qu'il était, le mort nous appelle à partager son nouveau corps entre nous. Il interpose ainsi, par le travail de symbole qu'engage la nouvelle alliance, un tiers entre lui et celui qui le pleure.

En se donnant comme un presque rien qui n'est pas un « néant », mais l'« être » néantisé – le nulle part qui se fait partout, le non-temps au sein du temps – le mort se refuse à toute possession et ne peut être accueilli véritablement ainsi que dans le symbole du partage, pain et vin. Dans cette dépossession qui nous renvoie aux autres, ce que le mort a vécu parmi nous peut continuer à vivre malgré la radicalité de son absence comme un entre-nous. De cette manière, nous pouvons célébrer la mémoire vivante de celui qui a disparu en lui refusant de partir une fois pour toutes, et en lui promettant de persister ainsi dans son partir qui le fait autrement revenir. Le mort, reçu à travers le don d'un presque rien, devient présent non pas comme un absent, mais plutôt comme celui qui ne cesse de s'absenter. C'est ainsi qu'il nous « livre » son testament : « Faites cela en mémoire de moi ! »

Le partage d'une mémoire vivante peut permettre au passé du mort de se faire un à-venir de sens, dans la mesure où il est accueilli comme

don. « Faites cela en mémoire de moi », un testament qui nous demande de permettre à son souvenir de ne pas être prisonnier du passé. Il s'agit d'une promesse qui permet à son ombre de devenir un pèlerin errant dans les visages des autres comme dans les coins jadis habités de sa chambre désertée. Ainsi s'agit-il de l'accueillir toujours comme étranger. Dans ce don d'un presque rien, être en deuil ne signifie plus *se lamenter* sur ce qui est perdu, mais c'est *la-montée* plutôt vers un à-venir qui transforme le passé comme le présent en chair et en sang : l'horizon d'un corps à construire à partir des petits ceci(s).

*« Le passé est aussi reçu
comme une promesse. »*

Dans cette traversée, nous vivons un deuil de liberté : assumer mon « être » sans l'autre, mais toujours en célébrant dans mon dire comme dans mon

vivre son existence écoulée, accueillie comme source de vie et de partage. Dans cette traversée, où le passé est aussi reçu comme une promesse, le *partir* de l'autre peut faire de ce passé un appel au pardon « en rémission des péchés », indique l'évangile de Matthieu. Le deuil affirme ainsi sa résistance d'une part contre l'oubli, d'autre part contre le mutisme, mais aussi contre la culpabilité. Cela veut dire que le passé du mort, dans sa fragilité comme dans sa force, est un *devenir* où un commencement est toujours envisageable, une petite « résurrection ».

Dans la Cène, la mort de l'autre, qui est pour toujours un disparaître douloureux, est aussi un disparaître qui le fait apparaître autrement par le *dire* vivant. « Faites cela en mémoire de moi ! » Désormais, nous pouvons écrire le *disparaître* de la mort comme *dis-paraitre* (dire-paraitre). Il s'agit d'un dire qui, en accueillant le nouveau corps du mort, fait apparaître l'inapparent, à savoir celui qui est à jamais parti, mais qui revient toujours comme partance dans la parole à jamais endeuillée des vivants. Cette parole donne chair à la promesse d'accueillir le *partir* du *dis-paru* comme une nouvelle apparition, pour transformer notre pain et notre vin de chaque jour en table partagée. Cette parole permet au silence du mort de se dire en faisant du vide, qu'il laisse derrière lui, une célébration de ce qu'il était, mais aussi une célébration de sa nouvelle présence comme perpétuation du *partir*. Lorsque le deuil est vécu comme un *dis-paraitre*, cette parole devient la demeure de l'altérité nomade et le lieu de la construction de son nouveau corps, l'autre du corps.

Avant sa mort, Michel disait qu'il ne va pas « partir » vers « l'autre monde », mais vers « l'autre du monde ». Adieu mon très cher ami.

Nibras Chehayed

Textes

Michel Jondot

Qui mieux que Michel lui-même peut nous dire les convictions qui l'animaient ? Les trois textes choisis ici nous donnent à entendre sa voix. Ils nous disent trois aspects de sa réflexion et de son engagement.

Comment réagir face à certaines pratiques musulmanes qui plongent un nombre croissant de nos concitoyens dans l'incompréhension, voire dans la peur ? Michel nous livre sur les musulmans de France un regard nourri de sa connaissance intime des réalités que ces derniers vivent au quotidien.

Le dialogue avec les musulmans est une exigence incontournable de la foi chrétienne. Mais il n'est pas si évident à vivre. Quel en est le chemin ? Michel nous donne quelques clés issues de sa longue expérience.

Ce dialogue doit-il tendre à des fins spirituelles ou politiques ? Michel a toujours refusé de séparer les deux.

La montée de l'islamisme ?

Michel Jondot

Michel nous livre son analyse du malaise croissant concernant la place de l'islam dans la société française. Accueillant les sentiments de peur face à l'islam de plus en plus palpables, il nous aide à porter un regard ajusté sur les dynamiques contrastées qui traversent les populations musulmanes (1).

La peur de l'islam

A en croire les réactions entendues ou les courriers adressés à « Dieu maintenant », la présence de l'islam en France est de plus en plus difficile à supporter par l'ensemble de la population. A titre d'exemple, voici deux réactions qui nous ont été adressées.

La première vient d'une maman qui habite une ville sociologiquement préservée, bien loin des banlieues du Nord de Paris : « *J'ai beaucoup de mal à comprendre et accepter la montée d'un extrémisme vestimentaire et comportemental à l'école. Je vois un nombre important de mamans disparaître sous des masses de vêtements et de burqas qui l'an dernier étaient habillées à l'occidentale. Je suis assez copine avec une jeune femme qui gardait les enfants des voisins et que j'ai connue tête nue. Depuis qu'elle est devenue maman, elle met un foulard sur sa tête et j'ai envie de savoir pourquoi mais je m'autocensure*

1- Article écrit pour le site chrétien « Dieu maintenant ».

car je ne sais pas comment elle le prendrait. Auparavant la parole était libre, maintenant elle est enfermée. »

La seconde vient d'un cadre habitant d'une ville de la grande banlieue parisienne : « *L'emprise du salafisme y est forte, avec les niqabs noirs très présents et même le voile intégral parfois, les hommes arborant les barbes islamistes et le vêtement long. Et cela concerne surtout des gens jeunes, voire très jeunes. »*

Dans les villes où la présence maghrébine est forte, les écoles sont un lieu où les enfants non-musulmans sont mis à dure épreuve lorsqu'ils sont en minorité. On les insulte, on les traite de « porcs », on fait pression sur eux pour qu'ils se convertissent.

Un grand nombre de réactions révèlent une véritable angoisse : on craint une invasion musulmane. L'an dernier, un livre de Michel Houellebecq a eu grand succès. Son roman « *Soumission* » imagine qu'au second tour des élections présidentielles le leader d'un parti musulman l'emporte sur Marine Le Pen et le visage de la France s'en trouve profondément modifié. Les attentats du Bataclan, bien sûr, n'ont fait qu'envenimer le malaise : les signes d'appartenance religieuse devraient nous alerter sur les risques de radicalisation qui aboutissent aux drames qu'a connus le pays.

Comment réagir ?

Un islam divisé

D'abord sachons reconnaître que la rencontre est troublante pour les musulmans eux-mêmes. Depuis les attentats du 15 janvier, les femmes se cachent en même temps qu'elles s'affichent et s'habillent de façon de plus en plus ostentatoire. Elles ont l'impression qu'on les perçoit comme complices de Daesh. Elles n'osent plus sortir dans les rues : on les menace et on les montre du doigt. « *Retourne dans ton pays !* » Combien de fois n'entendent-elles pas cette phrase lorsqu'elles attendent aux caisses des grandes surfaces même si leur coiffure est relativement discrète.

La coupure n'est pas seulement d'avec le reste de la population. Elle divise les musulmans eux-mêmes. Au moins deux événements récents doivent nous alerter.

Une chanteuse connue, « *Diam's* », s'est convertie à l'islam. Elle a écrit les raisons de son choix : l'islam serait le chemin qui rend libre et le voile en serait la manifestation : « *Je porte le voile de mon plein gré et m'étonne d'être méprisée pour cela... Nous ne sommes pas privées de liberté, nous nous voilons de notre propre chef.* » Le comportement de la chanteuse a déclenché la colère d'une coreligionnaire. Fawzia Zouari, une brillante romancière

d'origine tunisienne, a écrit un livre pour dire son indignation : « *Je ne suis pas Diam's* » (Editions Stock). « *La femme est niée, refusée, tuée, voilée, enfermée ou possédée.* » Diam's prétend que se voiler est une façon de vivre la laïcité. Celle-ci n'autorise-t-elle pas les citoyens à avoir leurs convictions ? Là encore, Fawzia s'insurge : en portant le voile on obéit aux impératifs de l'islamisme. Elle dénonce « *cette imposture qui consiste à opérer une inversion des principes de la République pour les dévoyer à son profit* ».

On s'étonne devant le vêtement des femmes. On parle beaucoup moins de l'accoutrement des hommes : djellaba et barbe dans les rues de nos villes en particulier à l'heure de la prière du vendredi. Le comportement masculin mérite lui aussi d'être pris en compte, source de division dans la communauté musulmane.

Un second événement l'a révélé. On se souvient des violences faites à des femmes à Cologne, lors de la nuit du Jour de l'An 2015. Un groupe de jeunes hommes composé surtout de Maghrébins, avait agressé sexuellement de nombreuses femmes. Ceci avait donné lieu à un échange de propos assez conflictuels à l'intérieur de la communauté musulmane. Un romancier algérien bien connu, Kamel Daoud, a profité de l'événement pour avertir la communauté française. Les immigrés venant du monde islamique sont porteurs d'une culture qu'il faut savoir reconnaître et que notre pays ne perçoit pas : « La sexualité est la plus grande misère dans le pays d'Allah. » La France doit être lucide et composer avec cette réalité ! Comme on pouvait s'y attendre, ce diagnostic a soulevé des protestations dans la communauté musulmane, creusant les querelles internes : certains se sont rangés du côté de l'Algérien - c'est le cas de Fawzia Zouari - et d'autres ont pris la défense des valeurs traditionnelles de l'islam.

En réalité, l'opposition est grande entre ceux qui ont su assimiler la culture européenne et trouver leur place dans la société et les autres. On s'accuse mutuellement soit d'être rétrograde soit d'être impie.

Les gouvernants face à l'islam

Il faut également tenter de comprendre ce qui a conduit musulmanes et musulmans, en grand nombre, à s'enfermer dans des comportements aberrants aux yeux des occidentaux.

Osons dire que les décisions de nos gouvernements successifs expliquent peut-être bien des choses. La grande peur des autorités civiles est que le communautarisme s'empare de la société. A l'intérieur d'une même nation plusieurs familles d'esprit se regrouperaient en fonction d'un regard particulier sans assumer une vision commune à la société. Contre cette tentation,

on a recours à la notion de laïcité qui s'impose à chacun. Celle-ci, en effet, conduit à respecter fraternellement ceux dont le regard sur le monde est différent. Autre est le croyant, autre le libre penseur ; autre le chrétien et autre le musulman. Mais les uns et les autres se doivent d'être solidaires face aux objectifs du pays. En réalité, la politique du logement a favorisé ce communautarisme en regroupant dans les mêmes cités les populations immigrées. Les voisins fréquentent la même mosquée ; ils parlent les uns et les autres la même langue. On vante souvent les mérites de l'école qui permet la rencontre de toutes les couches sociales ; en réalité ces bonnes intentions ne fonctionnent pas dans le monde musulman. De la maternelle à la terminale, un garçon ou une fille souvent ne rencontre que des coreligionnaires.

On a acculé leurs parents, ceux qui étaient jeunes dans les années 80, à considérer que l'islam était leur seule patrie. Autour du Père Christian Delorme un groupe de jeunes des banlieues avaient fait organisé ce qu'ils appelaient « La marche pour l'égalité ». Ils ont traversé la France, de Marseille à Paris, pour alerter le pays sur les attentes des jeunes du monde arabe en France. La réponse des autorités a consisté à récupérer le mouvement en créant « SOS racisme ». Mais des jeunes arabes ne pouvaient vivre une alliance avec leurs congénères juifs : les questions des uns étaient trop différentes de celles des autres. Incompris par le pays ces jeunes « Beurs » (ce mot, dans la langue des banlieues, est l'anagramme pour désigner les arabes) se sont tournés vers l'islam qui commençait à s'implanter dans l'Hexagone. C'est là qu'ils ont trouvé la patrie qu'ils cherchaient.

D'où sont venues ces tendances à l'islamisme ? Nos responsables politiques invitent tous les citoyens à respecter la laïcité mais ils nouent des alliances avec le pays où la religion se confond avec le gouvernement. On a besoin de l'Arabie saoudite pour vendre des armes et des « rafales » : c'est un impératif économique ! Ce faisant, on ouvre la porte à l'islam le plus rigide qui soit. Les associations islamiques, en effet, ont su faire appel à ce « pays ami » pour financer leurs mosquées et leurs maisons d'édition. Les demandes ont obtenu satisfaction mais en recevant l'aide financière désirée, l'islam de France a accueilli l'idéologie wahhabite la plus conservatrice qu'on puisse imaginer.

Apprendre à vivre

Quoi qu'il en soit des causes qui expliquent les attitudes de nos compatriotes musulmans, nous avons à inventer quel comportement s'impose.

D'abord, il nous faut reconnaître que la présence du monde musulman dans l'Hexagone est le fruit d'une injustice. La distribution des richesses sur la planète crée un monde de pauvres qui ont fui leurs pays en quête d'une terre où ils pourront survivre. Depuis quelques années, aux immigrés s'ajoutent

les réfugiés qui tentent d'échapper aux massacres du Proche et du Moyen Orient. La présence des musulmans en France est le résultat de ces phénomènes ; leur détresse et leur pauvreté, à nos yeux de chrétiens, les mettent au nombre des privilégiés de Jésus. Le sentiment qui devrait nous habiter d'abord est la sympathie, au sens étymologique du mot : aimer le monde, comme Jésus l'a aimé, c'est « souffrir avec » lui.

Par ailleurs, veillons à exercer un certain discernement. Il est vrai que des courants barbares se réclament de l'islam. C'est un drame pour nos voisins musulmans qui, pour la plupart, sont déchirés plus que quiconque lorsque se produisent des événements comme celui de « Charlie-Hebdo » ou celui du Bataclan. Lorsque surgissent de pareils drames, ils sont les premiers à en ressentir les contrecoups : on les considère comme des complices et le mépris dont ils sont souvent entourés s'accroît dangereusement. En réalité, à part quelques exceptions, les disciples de Mohammed, la plupart du temps, ne désirent que la paix. Prenons en conscience.

Faut-il accepter que, dans la société, toute une fraction de la population s'enferme dans un comportement qui la particularise ? A coup sûr on ne peut se résigner à voir une partie de nos concitoyens se mettre à l'écart mais refusons d'abord les discours politiques qui voient, dans l'islam et le monde immigré, la source des difficultés du pays. Engageons-nous plutôt à créer, partout où c'est possible, des liens avec les musulmans et les musulmanes que nous côtoyons. Nous n'osons pas leur dire ce que nous éprouvons : « Je m'autocensure », disait la maman dont nous avons parlé. Il nous faut apprendre à nous parler. Le dialogue islamo chrétien peut nous aider dans cet apprentissage. Notons que celui-ci, parfois est ambigu. On se contente d'échanger sur nos convictions doctrinales ou à partager un couscous. C'est important, bien sûr, mais doit être dépassé. Il faut en venir, les uns et les autres, à nous dire en face ce que nous formulons la plupart du temps en catimini. N'oublions pas que si nous avons à déplorer les comportements de beaucoup de musulmans, ceux-ci ne se privent pas non plus de critiquer les attitudes des Français à leur égard. Plusieurs membres de « Dieu Maintenant » peuvent en témoigner : lorsqu'entre nous la parole est libre on fait l'expérience d'une authentique fraternité.

Reste une question. L'islam de France s'avère un terrain où germe une radicalisation dangereuse. Nombreux sont les départs en Syrie ou les engagements au service de DAESH. N'est-ce pas la preuve qu'il faut se méfier des musulmans ? Mais est-ce l'islam qui est en cause ? Comment se fait-il que de nombreux jeunes d'origine européenne se convertissent et se radicalisent ? N'est-ce pas le signe que la société tout entière est malade ? Aucun projet commun ne peut motiver les jeunes. Sans doute la question des musulmans en France en cache une autre plus grave.

Michel Jondot

L'islam dans nos villes

Michel Jondot

Michel relit l'émergence des communautés musulmanes en France et du dialogue islamo-chrétien qui l'accompagne. Ce faisant, il nous livre ses convictions les plus intimes sur la nature et les conditions de ce dialogue (1).

Naissance du dialogue islamochrétien

On a beaucoup construit, dans les années 70 ! On réussissait à sortir de la crise du logement consécutive à la guerre ; des cadres moyens, instituteurs, petits fonctionnaires, trouvaient enfin un logement avec salle de bain, toilettes intérieures, chauffage central et espace vital suffisant pour abriter leurs familles. Une certaine mixité sociale se mettait en place dans ce qu'on appelait « les grands ensembles », jusqu'au jour où les pouvoirs publics se sont efforcés de faire disparaître les bidonvilles ; des cités construites à la hâte ont servi de « transit » à de nombreuses familles immigrées qui, progressivement, ont rejoint les HLM destinés, au départ, à une population d'origine massivement européenne. Dans ce cadre naissait, sans qu'on en soit conscient, un espace de dialogue interreligieux. Des familles d'origine chrétienne avaient pour voisins des familles d'origine maghrébine ou africaine et d'appartenance musulmane.

A la même époque la Conférence épiscopale de France mettait en place le Service des Relations avec l'Islam qu'elle confiait au Père Michel Lelong. Celui-ci avait fait preuve, en Tunisie, d'une grande ouverture à l'égard du monde musulman. Il avait pour charge de faire en sorte que les propos tenus

1- Article écrit pour le site chrétien « Dieu maintenant ».

au Concile dans la Constitution « Nostra Aetate » ne restent pas lettre morte. Il faut rendre hommage à ce Père blanc qui a su, non sans difficultés, ouvrir les yeux de l'Église de France sur une réalité nouvelle. Le musulman ne pouvait plus être le représentant de ces populations naguère qualifiées d'indigènes, lorsqu'elles étaient colonisées de l'autre côté de la Méditerranée. Il devenait le voisin que l'Église se doit, selon les termes du Concile, de « regarder avec respect ».

L'islam des caves

Très vite, ces populations musulmanes attiraient le regard ; quand le pays cessa, pour des raisons économiques, d'avoir besoin de main d'œuvre venue de l'extérieur, il ferma ses frontières. Le monde immigré, jusqu'à cette date, était composé presque exclusivement d'hommes venus travailler sans dessein de demeurer dans l'Hexagone. Chacun fit venir sa famille, par peur de ne plus pouvoir revenir travailler en France. Les cités, progressivement, furent peuplées par ces personnes d'origine étrangère soucieuses de transmettre aux enfants le patrimoine religieux qu'un pays laïc ne pouvait leur fournir. Des associations musulmanes virent le jour ; on s'y efforçait de faire face aux exigences de l'islam. Il faut avouer que si la France, pays des Droits de l'homme, reconnaît à chacun le droit de pratiquer une religion, les conditions pour l'exercice de ce droit étaient loin d'être remplies pour ces familles musulmanes. Arrivant en France, dans les années 80, elles s'équipèrent tant bien que mal ; naissait alors ce qu'on appelle « l'islam des caves ». Des salles de prière virent le jour, souvent dans des cadres sordides. Des imams ne parlant pas français venaient dispenser aux enfants un enseignement assez peu ajusté à la situation européenne et étranger à la culture dispensée dans les écoles publiques.

Dans ces conditions les invitations au dialogue venues de Vatican II recevaient peu d'échos. Le voisinage, dans les cités, s'avérait difficile à supporter par les familles européennes. Le niveau de l'enseignement, dans les écoles où se retrouvaient les enfants des familles immigrées, devenait extrêmement bas. Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants fuyaient les lieux pour trouver des écoles moins bousculées ; les appartements qu'ils libéraient étaient proposés à des familles étrangères. Se constituaient, dans les HLM de banlieues, de véritables ghettos musulmans. Rendons hommage aux quelques chrétiens qui eurent le courage de rester par souci de fraternité évangélique !

D'autre part, les demandes des populations musulmanes se faisaient entendre dans le pays tout entier ; soutenus par la CGT, les travailleurs réclamaient des salles de prière dans les usines et des interruptions aux heures de la Salât (le culte). Les vendredis, les rues de certains quartiers étaient noires de monde

à l'heure de la prière. A la même époque, Khomeiny tentait d'exporter la révolution iranienne dans l'ensemble des pays musulmans. Il alimentait de la sorte une islamophobie dont les racines sont anciennes dans l'imaginaire occidental. Bientôt la guerre du Liban viendrait renforcer les fantasmes.

Dans ce cadre, pourtant, des chrétiens ont tendu la main à quelques musulmans de bonne volonté. Ces derniers ont permis que le clivage, en certains quartiers, ne soit pas absolu. La partie n'est pas gagnée ; il reste du chemin à faire pour qu'entre musulmans et chrétiens s'opère, en France, une rencontre fraternelle mais le chemin est ouvert. Pour y mettre ses pas, nous pensons qu'il faut être animé de quelques convictions puisées aux sources évangéliques.

Les conditions du dialogue

D'abord, la rencontre de l'islam en France ne peut se faire sans qu'on intériorise la parole de Jésus : « Aimez vos ennemis ». Par souci de dialogue, il arrive que certains chrétiens s'avancent vers les musulmans en niant les images qui bloquent la rencontre mais en retombant tout autant dans l'imaginaire. Il est vrai qu'il faut démythifier les fantasmes : le musulman n'est pas un terroriste et, même si elle porte un voile qui nous agace, une musulmane n'est pas nécessairement victime d'une religion aliénante où le féminin est soumis au masculin. En revanche, il nous semble naïf, voire paternaliste, de s'extasier devant toute parole ou tout comportement d'un musulman ou d'une musulmane pour se complaire dans une sorte d'auto-satisfaction («Voyez comme je suis accueillant!»). La rencontre ne va pas de soi. Nous sommes aux yeux de l'autre, bien souvent, même s'il ne nous le dit pas ouvertement, des idolâtres, des « kafirun » dans leur langage; le péché en islam c'est d'associer une réalité humaine à Dieu. Malgré les beaux discours qu'ils nous tiennent, pour faire bonne figure devant nous, en parlant de Jésus, nous sommes des impies qui attachons l'humanité d'un charpentier à la divinité inaccessible. Les femmes chrétiennes, souvent, sont méprisées ; elles se livrent, pensent-ils souvent, à la convoitise du premier venu. Et puis nous sommes les colonisateurs d'hier, les croisés d'avant-hier et aujourd'hui les alliés objectifs d'un Israël qui opprime le monde arabe et musulman. Même si nous sommes géographiquement proches, même si nous croyons aux vertus du dialogue, ne nous faisons pas d'illusion : ce prochain à aimer est lointain. Faire l'épreuve de la distance est une expérience spirituelle ; le musulman dont nous nous approchons est un autre; le rejoindre est impossible sans sortir de soi-même. Ce sont des humains comme nous, disent certains! Oui, bien sûr ! Mais c'est dans la mesure où ils ne sont pas comme nous qu'il convient de les rejoindre. Comme nous et autres que nous: c'est le mystère même de Jésus.

La rencontre du musulman ne peut se faire non plus sans que le chrétien ne vive le mystère de la croix. Que Jésus ait été crucifié est inacceptable pour un musulman ; Dieu ne peut faire souffrir un homme qui, à en croire la tradition musulmane, est le sceau de la sainteté : « Ils ne l'ont pas tué ! Ils ne l'ont pas crucifié! ». Le mystère de la Passion, pourtant, prend tout son sens lorsque nous nous trouvons face à l'islam et face aux clivages que sa présence fait naître dans la société ; « Au moment d'entrer librement dans sa passion », Jésus priait devant ses amis : « Qu'ils soient Un, Père, comme toi et moi nous sommes Un ». Mystérieuse unité ! Lorsqu'après cette prière, Jésus se met à l'écart pour prier et qu'il supplie son Père, l'appel est sans réponse. Le proche est le lointain absolu qui ne peut être rejoint qu'à l'intérieur d'un désir que rien ne peut combler. L'unité du Père et du Fils est dans cet appel qui se maintient par-delà le silence et devient cri. Paul, dans l'Épître aux Galates, parlant de la Croix, dit qu'elle réconcilie le Juif et le Païen, l'esclave et l'homme libre. Cette réconciliation est à comprendre à la lumière de cette prière de Jésus. La rencontre, l'unité ne se réalise que dans le désir de l'autre, dans son attente, dans la prise de conscience que l'autre nous manque et reste à désirer. Autrement dit, la rencontre que permet la croix s'accompagne d'une insatisfaction qui est la marque de l'amour.

La fraternité, fruit d'un labeur

Ceci dit, on se gardera de croire qu'entre musulmans et chrétiens le dialogue ne peut conduire qu'à la déception. Le temps, l'attente peuvent déboucher sur une rencontre aussi conviviale que celle qu'ont connue, à certaines heures, les amis de Jésus : « Il nous est bon d'être ici » On pourrait raconter en détail les joies vécues par certains d'entre nous au contact de musulmans devenus plus que des amis. Cette fraternité ne vient pas spontanément ; elle est le fruit d'un labeur. Le christianisme a le culte de la parole. « Elle était au commencement auprès de Dieu ; elle était Dieu ». Elle était au commencement et elle vient jusqu'à nous, maintenant. Mais pour qu'elle puisse se déployer, encore faut-il qu'existe, entre les interlocuteurs, un langage commun. Les musulmans se retrouvent dans l'Hexagone, pénétrés d'une culture qui est étrangère à la plupart des Européens. Certaines femmes, dans les cités, arrivent en France, mariées à un Maghrébin immigré, sans connaître un mot de français, acculées à vivre repliées sur un voisinage composé de personnes de même origine. Comment entrer en dialogue avec elles ? Il faut pour cela faire preuve d'invention. On pourrait parler longuement d'une expérience où des chrétiennes ont pu franchir les obstacles en ayant recours au tissage ; les femmes issues du Maghreb ont au bout des doigts la capacité de faire de la beauté avec des fils de laine. A partir de cette constatation se sont nouées des relations réellement fraternelles. A ce propos, on peut regretter que la

France, accueillant des populations d'origine arabe ou musulmane, ait si peu le souci d'honorer la culture dont elles sont issues. Pourquoi la langue arabe est-elle si peu enseignée à l'Éducation Nationale ? Pourquoi des arts de faire comme la calligraphie et le tissage ne sont-ils pas transmis dans les « Maisons de la culture » ?

Peu à peu, l'islam trouve sa place dans le pays. Grâce à l'intelligence de certaines municipalités, des mosquées sortent de terre. De plus en plus les Relations islamo-chrétiennes ont droit de cité dans l'Église, même si, par rapport aux Relations avec le judaïsme, elles font figure de parents pauvres aux yeux des chrétiens. Pourquoi, par exemple, inviter un Rabbin pendant les Conférences de Carême à Notre Dame sans faire place à une autorité musulmane ? Toujours est-il que les manifestations interreligieuses ont, à nos yeux, quelque chose de décevant. Faire appel à des personnalités prestigieuses ou à des hautes autorités, chrétiennes et musulmanes, pour tenir des colloques auxquels assistent un grand nombre de bien-pensants, ressemble plus à de la mise en scène qu'à un vrai dialogue. On est sûr, dans un cadre pareil, qu'une extrême courtoisie s'exprimera. Comme on est loin des lieux où le dialogue est à vivre ! Comme on est loin de ces cités où les jeunes sont voués à l'échec, poursuivis par la police et livrés en pâture au mépris de l'opinion publique !

Que de discours déclenche le costume des musulmanes ! Mais qui prend la peine d'écouter ces femmes stigmatisées qui servent de prétexte aux convictions xénophobes ?

L'islam de France est implanté parmi les pauvres. A ce titre, les musulmans ont droit au respect du chrétien. Il ne s'agit pas de leur venir en aide. Il convient d'abord de leur rendre justice. Pourquoi, lorsqu'on porte un nom à consonance arabe, a-t-on tant de mal à trouver un logement ou un emploi ? Pourquoi la politique du logement des gouvernements successifs a-t-elle abouti à une réelle ségrégation ? Pourquoi les jeunes délinquants des quartiers chics de Paris ne font l'objet d'aucune insulte de la part des autorités politiques alors qu'on traite de racaille ceux des cités à majorité musulmane ? La proportion de la délinquance est la même dans les quartiers bourgeois et dans les cités : pourquoi la majorité des jeunes détenus dans les prisons appartient à l'islam ?

Rencontrer l'islam de France conduit à se poser ces questions ? Refuser de les entendre, s'en protéger revient à mépriser le dialogue sans lequel on n'accède pas à l'humanité.

Michel Jondot

Politique ou mystique

Michel Jondot

Revenant sur l'amitié qui, durant la guerre d'Algérie, lia Gille Rufenach, un prêtre de Genevilliers et Saad Absi, militant FLN, Michel développe une réflexion sur le lien possible entre politique et mystique. Il puise pour cela dans les oeuvres d'un intellectuel catholique, Louis Massignon, et d'un philosophe juif, Emmanuel Lévinas (1).

L'engagement politique de Massignon

Massignon avait une expérience politique. Celui qui devait devenir Professeur au Collège de France et membre de l'Académie royale au Caire, était aux côtés de Lawrence d'Arabie au Proche-Orient en 1917 et constatait le double langage de l'Occident. On faisait

1- Article paru dans les cahiers de « La Maison Islamo Chrétienne ».

hypocritement une double promesse : on assurait aux Juifs la création d'un foyer dans une Palestine qu'on destinait au roi Hussein. L'injustice dont les arabes de Terre Sainte avaient été victimes en 1947 l'avait conduit à suivre de très près la question des réfugiés palestiniens et il avait pris part à plusieurs missions au Proche-Orient. Les troubles en Afrique du Nord l'amenaient à lancer en 1953 le Comité « France Maghreb ». La ville de Genevilliers lui était familière. Il venait y prier, dans les années 30, avec des travailleurs marocains qu'il initiait à la langue française. Il n'était pas loin d'Abssi lorsque ce dernier rejoignait le presbytère de la Mission de France. L'année 1957, en effet, était celle du procès fameux de Mohammed Ben Saddok. Parmi les témoins cités par la défense, Massignon siégeait aux côtés d'un confrère de Rufenach, Pierre Mamet.

L'engagement politique de Massignon est un témoignage à la fois intellectuel et spirituel. Le point de départ est une expérience personnelle en 1908. Jeune archéologue, il est l'hôte d'une famille musulmane. Lors d'une expédition liée à ses recherches, on l'arrête et on le suspecte d'espionnage. Sentant peser sur lui une lourde accusation, il tombe malade. Au sortir d'un long coma, il s'aperçoit, lui le rationaliste agnostique, qu'il prie pour la première fois. Soumis à la loi musulmane de l'hospitalité, ses hôtes, sans se soucier de savoir s'ils ont ou non affaire à un espion, interviennent auprès des autorités et obtiennent que celui qu'ils ont pris en charge puisse sans inquiétude retourner dans son pays. Le jeune intellectuel découvre, avec émerveillement, qu'aux yeux de l'islam, il était comme un dépôt confié par Dieu.

Ouvrir la porte à l'inconnu

Ultérieurement son travail de recherche sur les écrits d'un mystique musulman, Hallaj, lui permettront de réfléchir l'expérience vécue en Irak. Il met au point la notion de « substitution ». Lorsque l'injustice appelle la colère, certains hommes (« les substitués ») prennent sur eux le châtiment mérité. Celui qu'il appelle « l'Etranger » peut alors rencontrer l'humanité dans « le fin-fond de sa misère de pauvresse ». Ainsi se forge, dans sa pensée, le concept d'hospitalité; elle est un mouvement où, se détournant de

soi pour accueillir un autre, on ouvre la porte à l'Inconnu; celui-ci peut entrer parce que « les substitués » ont détourné les effets cruels qu'entraîne l'injustice. Il s'agit d'une sorte d'expatriation.

Le monde arabe est au coeur de cette réflexion. Le croyant se réfère à Abraham et son fils Ismaël, l'enfant de la servante, errant avec sa mère, dans le désert. Dans le contexte de la Palestine d'après 1947, Massignon écrit : « l'arabe est la langue des larmes, de ceux qui savent que Dieu dans son essence, est inaccessible; s'il vient à nous c'est comme un Etranger. »

L'hospitalité et la compassion

Le mot « compassion » est indispensable pour comprendre l'hospitalité dont parle Massignon. Celui qui accueille entre dans un espace sacré : il doit être prêt à souffrir pour que celui qui lui est confié, fût-il coupable, soit épargné. Massignon militera pendant les années difficiles de la guerre d'Algérie. Prises de parole, soutien aux rebelles, participation à des manifestations non-violentes, écrits de combat : ce genre d'actions ne peut être compris si l'on oublie qu'il s'imposait chaque mois une journée de jeûne en expiation. Parce qu'elle est inséparable de la compassion, l'hospitalité a une dimension plus mystique que politique. L'installation de la France au Maghreb faisait de notre pays l'hôte d'un pays musulman. Vivant en terre musulmane, en effet, ses compatriotes étaient chez l'autre comme un dépôt de Dieu. Le Français était l'autre de celui qu'il appelait l'indigène. Habiter le pays de l'autre en oubliant que cette démarche s'accompagne de la Visitation de l'Etranger relève du sacrilège et appelle le sacrifice de substitution.

Entrer dans la langue de l'autre

Au Printemps 1957, dans le presbytère d'une église enfouie au coeur d'une ville déchristianisée, au milieu d'un quartier fourmillant d'immigrés venus du Maghreb, -Musulmans exilés de leur terre, eux aussi descendants d'Ismaël le fils de la servante expulsée - deux hommes, oubliant de défendre les intérêts d'un pays ou d'un parti, vivent une expérience

sur laquelle une réflexion intellectuelle, étalée sur toute une vie, apporte un éclairage. Le toit qui abrite Gilles et Saad recouvre une expérience mystique, même si la prière de l'un échappe à la prière de l'autre. Les voici déplacés l'un et l'autre, l'un par l'autre dans le pays hospitalier où il faut entrer dans la langue de l'autre pour être ré-enfantés. La langue étrangère dans laquelle ils s'efforcent, l'un avec l'autre, de pénétrer, les rend attentifs aux accents de l'Etranger qui se fait entendre au coeur d'une misère comparable à celle que Massignon avait connue au moment de sa conversion. Ils reconnaissent l'Etranger dans la plainte des foules qui gémissent sous le poids d'une injustice surhumaine.

Ne peut-on parler de substitution lorsqu'on se souvient qu'Abssi, l'innocent offensé, est poursuivi par la loi à laquelle son hôte lui permet provisoirement d'échapper ? En entendant les pleurs des déshérités, dans le monde du travail ou dans les taudis des marchands de sommeil du côté des Grésillons, Saad entendait bien « la langue des larmes » à travers les mots de la langue française qu'il apprenait tous les jours lorsque auprès de Rufenach, il déchiffrait les articles du Monde. Le mot « sommation », dans les textes de Massignon, désigne ce que le croyant entend : « j'entends une sommation de justice surhumaine qui monte des croyants désavantagés, colonisés, méprisés. » L'écoute de cet impératif ouvre l'espace que le mot « hospitalité », tant bien que mal, permet d'évoquer.

Deux témoins d'une détresse humaine intense

Expatriation, sommation, étranger, substitution. Ces mots sont les clés qui permettent de pénétrer l'univers de Massignon. Ils ont aidé à comprendre la dimension spirituelle d'une rencontre discrète entre un musulman et un chrétien à une période difficile de l'histoire. Il ne semble pas que Lévinas ait connu Massignon. Est-ce un hasard si les instruments conceptuels de l'un ressemblent à ceux de l'autre ? Il est vrai que l'un et l'autre ont été contemporains d'une détresse humaine intense étalée aux regards des hommes du 20ème siècle : les juifs déportés et persé-

cutés, les habitants de Terre Sainte expulsés de leurs maisons. Toujours est-il que l'œuvre du chrétien aux prises avec l'islam et celle du philosophe juif nous conduisent au même point. Le mot « expatriation », dans la pensée de Lévinas permet de comprendre une sorte d'Exode de la pensée qu'il est amené à réaliser.

Le philosophe, en Occident, au moins depuis Descartes, et, à la suite de la Grèce antique, a la prétention qu'il peut tout comprendre : la raison humaine en a la capacité. Du nouveau surgit ?

L'intelligence, en déployant ses énergies, est capable d'assimiler, de ramener à du déjà connu. Tout ce qui se manifeste à la conscience humaine est soumis aux lois de l'être auxquelles la raison humaine est ajustée.

« Se moquer de la philosophie c'est encore philosopher ! » La pensée de Lévinas illustre assez bien cette réflexion de Pascal. En rester à ce que comprend et peut comprendre la raison revient à s'enfermer dans ce qu'il appelle « la totalité ». « La totalité de l'être » est un univers dont il convient de n'être pas prisonnier. Lévinas est juif. Croyant, il est lecteur des écrits de la Loi, des Prophètes, du Talmud. Il décèle dans le Livre de la Révélation une force. Elle ne peut être contrôlée par la raison, certes. Reste que lorsque la raison l'écoute, ses capacités d'invention en sont stimulées. Il en témoigne par son oeuvre.

Une sommation venue d'en haut

La liberté humaine telle que Lévinas la conçoit ne va pas sans réponse à une sommation venue d'en-haut.

Pourquoi parler des livres bibliques plutôt que de toutes les autres œuvres littéraires, celles des poètes en particulier? L'originalité des livres que les Juifs considèrent comme révélés tient au fait qu'ils ne renvoient pas d'abord à des vérités à connaître ou à suggérer. Ils mettent en situation d'écoute. Le fait de dire, la force du dire a priorité sur ce qui est dit. Le Livre appelle. Ceux qui entendent deviennent des « sujets ».

Ceci amène le philosophe à contester la manière dont on envisage, en Occident, le sujet humain et à développer une

certaine conception de la liberté. L'individu est considéré comme une réalité autonome. Chacun n'est-il pas libre de décider de sa vie, de ses orientations, d'exprimer ses opinions, de choisir son camp ? En réalité, une liberté autonome, fière de s'affirmer, se heurte à une liberté semblable. Elle entraîne rivalité et violence. Contre ce jeu infernal, la Bible institue un sujet en l'appelant, en le sommant de répondre. « Difficile liberté » : elle consiste à sortir de soi, à entendre la loi et à la suivre.

La rencontre d'autrui, chez Massignon, s'accompagne de la Visitation de l'Étranger. Un phénomène assez semblable se produit chez Lévinas.

« Tu aimeras ton prochain, c'est toi-même »

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même », est-il écrit au Livre du Lévitique. Lévinas préfère traduire : « tu aimeras ton prochain, c'est toi-même ». La Loi invite à regarder la veuve, l'orphelin, l'étranger, à considérer que leur détresse est ce qui institue un sujet. La misère d'autrui donne corps à celui qui entend sa détresse. Il s'agit de « porter l'autre dans sa peau » comme une femme porte en elle l'enfant qui va naître. Lévinas emprunte sans doute cette image à la Bible : ce qu'on désigne dans les traductions par le mot « miséricorde » désigne en hébreu l'attachement de la femme au fœtus qu'elle tient en ses entrailles.

L'attitude humaine par excellence est celle du vis-à-vis. Le visage de l'un face à celui de l'autre manifeste cet exode où sortant de moi-même je m'incorpore autrui. Entre deux visages, en effet, s'interpose le commandement « tu ne tueras pas ! ». La Bible parle plus qu'elle n'enseigne; elle appelle à la bonté. Avant toute construction métaphysique, la Loi appelle à la vie. « Avant la métaphysique, l'éthique ». Deux visages se font face. Chaque visage manifeste ce qu'il y a de plus fragile dans la condition humaine; cette faiblesse est le lieu où Dieu se manifeste; humilité de Dieu ! Il parle, il se fait entendre, il se fait proche. Dans ce contexte, le philosophe cite le Psaume : « je suis avec lui dans la détresse (91-15) ».

La vision politique de Lévinas

A partir de là, certes, Lévinas développe une vision politique qui lui est propre : deux visages s'affrontent, se regardent et la rencontre permet, dans les cas privilégiés, la naissance des sujets accédant à la responsabilité. Oui, mais le tiers : comment faire pour que le lien entre deux sujets ne porte pas tort à un troisième ? N'est-ce pas le « tiers » qui pour Saad et pour Rufenach a pu les unir, par-delà leurs particularités ? Le tiers, c'est-à-dire l'autre de l'autre. Le tiers, pour le prêtre, prenait le visage du fellah algérien démuné ou torturé. Le tiers, Absi le reconnaissait sur les traits du prolétaire déshérité dont les droits étaient bafoués.

Comment ne pas reconnaître, dans cette démarche d'un philosophe, la description de l'expérience spirituelle de celui qui, découvrant sa « misère de pauvre », percevait la présence de l'Étranger, l'Autre se donnant à reconnaître dans une expérience d'hospitalité ? Le vis-à-vis de Lévinas et l'hospitalité de Massignon procèdent de la même vision du monde. Sans qu'ils aient eu à la conceptualiser, Saad et Gilles ont vécu une expérience que deux intellectuels à peu près contemporains permettent de penser.

Face à la violence humaine, comme Massignon, Lévinas parle de substitution.

« Tu ne tueras pas ». La violence pourtant crève les yeux. Que reste-t-il à faire pour celui qui, au cS ur de nos détresses, entend la voix de l'Autre interdisant le meurtre ? Comme Massignon, Lévinas se réfère à Abraham ; il invite les justes à se substituer aux violents. Dans la mesure où ils existent, ils sont responsables, ils soutiennent le monde. Lorsqu'on ne trouve pas de justes dans une génération, la tâche des fils consiste à se substituer aux pères pour faire triompher l'appel du Livre et entendre la voix de l'Autre dans les plaintes des victimes ou des laissés pour compte : l'étranger, la veuve et l'orphelin, figures symboliques d'une humanité blessée.

Le mot « fraternité » s'impose

Le mot « fraternité » n'a pas encore été prononcé. N'est-ce pas lui qui unifie ces démarches diverses ? Il vient à l'esprit

quand on songe à Massignon se faisant proche du monde musulman, heurté par la parole que l'Occidental, par sagesse politique, a bafouée ! Ne soyons pas étonnés que celui dont il a failli devenir le disciple, Charles de Foucauld, se soit voulu « frère universel ». Le mot s'impose quand on se rappelle les prises de conscience de Gennevilliers, non seulement dans l'accueil mutuel de deux hommes mais dans la considération commune des foules méprisées ou des hommes torturés. Le mot « fraternité » vient expressément sous la plume du philosophe. Elle est présupposée comme le fait originel sans lequel ne peut s'établir une cité humaine. Elle prend naissance dans le vis-à-vis.

Lévinas, Massignon, Absi, Rufenach : des noms de personnes se réclamant d'une même foi monothéiste et se référant chacun à Abraham. Cela suffit-il à expliquer leur parenté spirituelle ou leur désir de fraternité universelle ? Ne répondons pas trop vite.

Pendant ces années où l'Algérie et la France étaient emportées dans un tourbillon de violence, un athée apporte un témoignage qu'il faut citer ici. Directeur d'un journal à Alger qui ne cachait pas la réalité et ne mâchait pas ses mots, Henri Alleg et quelques uns de ses confrères journalistes d'« Alger Républicain », fut arrêté. Mis au rang de ceux dont il défendait la cause (dans une villa d'Alger trop célèbre pour les séances de torture qui s'y déroulèrent), il a écrit son témoignage : « La question ». Mis à l'écart de tous les martyrs qui l'entouraient, il lui est pourtant arrivé de croiser des Algériens soumis à même épreuve : « j'étais toujours torse nu, encore marqué des coups reçus, la poitrine et les mains plaquées de sang. Ils comprenaient que, comme eux, j'avais été torturé et ils me saluaient au passage : « courage : frère ! » Et dans leurs yeux, je lisais une solidarité, une amitié, une confiance si totale que je me sentais fier, justement parce que j'étais européen, d'avoir ma place parmi eux ». Henri Alleg est athée. Comme le croyant il a fait l'expérience du dépassement de sa particularité d'européen.

Michel Jondot

Dossiers parus

- 1- La Maison islamo-chrétienne (épuisé)
- 2- Les Conversions (épuisé)
- 3- Le Mariage (épuisé)
- 4-« Avant la politique, l'éthique » (épuisé)
- 5- Religion et politique
- 6- Lire les Ecritures
- 7- Minorités musulmanes et chrétiennes
- 8- Héritiers d'Abraham
- 9- L'Argent
- 10-11 Palestine !
- 12- La Justice
- 13- Les Banlieues
- 14-15 Religions dans la ville et laïcité
- 16- Jésus, Prophète de l'islam et Seigneur des chrétiens
- 17- Ecologie et spiritualité
- 18-19 Printemps arabes
- 20- Faire la vérité
- 21- La souffrance
- 22- Droits de l'Homme, Droits de Dieu
- 23- Famille en crise ?
- 24-25 A l'écoute des cités
- 26- Mystique musulmane et chrétienne
- 27- Démocratie et religion
- 28- Musulmans et chrétiens face à la mort
- 29- L'éducation des jeunes
- 30- Musulmans et chrétiens contre le terrorisme
- 31-32 Quelle laïcité ?
- 33- La maison Islamo Chrétienne fête ses vingt ans
- 34- Pour un islam de France ?
- 35- Misogynie et religions
- 36- Les religions et l'Au-delà
- 37- L'art et les religions
- 38- Le Pardon
- 39- Les religions et le corps
- 40- Figures d'hospitalité au carrefour des religions
- 41- Amour et amitié
- 42- La violence
- 43-44 Convoitise ou désir ?
- 45- Jérusalem
- 46- La démocratie en procès ?
- 47-48 Hommage à Michel Jondot

Instruments de dialogue proposés par La Maison Islamo Chrétienne

Un jeu : JIC-JAK

JIC ? Jeu Islamo Chrétien.
Un vrai jeu de société qui fait appel au hasard mais aussi aux connaissances des joueurs. Il s'agit d'un instrument pédagogique destiné à toutes les catégories de personnes bien qu'il ait été au départ conçu comme un instrument pour les enfants et pour les jeunes.
50 euros (frais de port compris)

Un livre : « Maghrébine en exode »

Ce livre est à la fois un recueil d'oeuvres d'art et une histoire humaine. Cinq Marocaines ont quitté leur patrie. Il ne leur a pas suffi de débarquer en France pour trouver une terre. Il leur a fallu inventer un langage pour habiter dans un pays. Elles ont traversé le désert des banlieues. L'association «Mes-tissages» a marché avec elles dans leur exode.

Cet ouvrage permet d'apercevoir les soucis du monde immigré, la vie dans les banlieues et les cités, l'implantation d'une religion nouvelle en France, la forme que peut prendre le dialogue entre musulmans et chrétiens.
22 euros + 4 euros de frais de port

Dossiers en ligne :

www.lamaisonislamochretienne.com
Liste des dossiers déjà parus :
voir ci-contre.

Prochain numéro : Le Mystère de Dieu

«La maison» est une revue qui veut rester indépendante à l'égard de toute institution. Nous parions que vos dons permettront de diffuser au maximum cet instrument de dialogue islamo chrétien.

Envoyez vos dons à
«Mes-tissages»
en précisant
au dos du chèque
pour « la Maison »
Coût d'un n° : 7€
numéro double : 14 €

Abonnement 4 numéros : 28€

«Mes-tissages»
6 allée Louis Juvet
92390
Villeneuve-la-Garenne
tél : 01 49 12 49 88
lamaison.ic@orange.fr
www.lamaisonislamochretienne.com

ISSN : 1956-7901

Directrice de publication :
Anne-Sophie Vivier-Muresan

Comité de rédaction :
Maurice BUTTIN
Mohammed BENALI
Nibras CHEHAYED
Mustapha CHERIF
Christine FONTAINE
Boutros HALLAQ
Sadek SELLAM

Imprimerie Giennoise 45 Gien

